



**Université
de Tlemcen**

Université Abou Bakr Belkaid

Département des langues étrangère

*Lecture-interprétation des chroniques
journalistiques de Raina Raikom*

Présenté par

Ilhem CHIALI

Encadreur :

Mme BOUAYED Nassima

Année : 2015/2016

Table des matières

Remerciements

Dédicaces

Table des matières

- Introduction
- Présentation du corpus
- Chapitre 1
 - L'analyse du discours.
 - L'énonciation
 - L'ethos et pathos dans l'analyse du discours
- Chapitre 2
 - La presse écrite en général en Algérie
 - La presse écrite exemple : la chronique
 - La chronique caractéristique et position dans l'espace du journal
- Chapitre 3

- La négation polémique et polyphonique
 - Les connecteurs d'argumentation
 - L'intertextualité discursive
 - L'ethos et l'image du locuteur
 - La citation : un procédé d'implication
 - L'ironie comme implicite
 - Convaincre et la persuasion.
-
- Conclusion
 - Bibliographie
 - Annexes
 - **Remerciements**

Il est toujours délicat de remercier l'ensemble des personnes qui ont contribué à l'aboutissement de ce travail de recherche. Que ceux qui ne sont pas mentionnés ne m'en tiennent pas rigueur.

Aussi je remercie très chaleureusement Professeur Lalaoui Chiali Fatima-Zohra pour ses conseils et son soutien.

J'exprime aussi toute ma reconnaissance envers les membres du Jury, pour l'intérêt qu'ils ont bien voulu porter à mon travail.

Dédicace

A Dieu, de m'avoir donné santé, courage et patience.

A la mémoire de ma tendre maman dont je prie Dieu le tout puissant pour que son âme repose en paix.

A mon très cher papa, ce travail représente l'aboutissement du soutien et des encouragements qu'il m'a prodigué tout au long de ma scolarité. Qu'il en soit remercié par cette trop modeste dédicace.

A mes sœurs qui m'ont souvent fait oublier les moments les plus sensibles par leur humour.

A mon petit frère adoré Djounid.

A mon inspiration de tous les jours, mon fiancé qui me permet d'espérer et d'y croire.

A mon cousin et frère Amine qui est toujours là pour moi.

A mes beaux-frères.

A mes nièces chéries.

A mes grands-parents.

A mon adorable belle-famille pour l'encouragement et le soutien apportés.

A ma tante, Fatima-Zohra, pour ses conseils, sa gentillesse et son soutien.

A Fouzi, Nadjwa et Sarah qui me soutiennent de loin.

A ma tata qui ne cesse de m'encourager Noria

A mes cousines chéries Narimene, Sarah et Wassila.

A mon tonton qui a participé lui aussi tout en me soutenant.

A ma famille

A mes amis

A tous, mes vifs remerciements.

Introduction

La langue est un système linguistique qui ne peut pour se déployer faire l'abstraction du contexte social de son émergence.

Le contexte intègre à la fois les composantes situationnelles, textuelles et linguistiques, où les fonctionnements des discours politiques et journalistiques sont appréhendés du point de vue des lois qui les régissent et des usages qui les spécifient.

Notre choix d'analyse s'est porté sur le corpus constitué d'un ensemble de chroniques journalistiques « Raina Raikoum » parues dans le quotidien national d'expression française Le Quotidien. Pour l'analyse, nous nous appuyons sur

une approche méthodologique qui entend privilégier l'analyse du discours, discipline qui s'inscrit dans la filiation directe de la linguistique qui a émergé à partir de la synthèse de disciplines en rapport avec les Sciences du Langage.

Lorsqu'on soumet un corpus médiatique à l'analyse du discours, il serait utile d'envisager le sens comme une variante à traquer à l'intérieur du discours même. Cependant, la notion du contexte est indispensable pour réinjecter toute la signification d'un signe linguistique qui devient, peu à peu, un agir sémiotique.

L'approche discursive qui constitue la base de notre investigation s'inscrit dans la dynamique d'une production spécifique au discours de la presse algérienne, en particulier celui de la chronique « Raina Raikoum » du Quotidien d'Oran, et se réalise à travers différentes thématiques portant sur la socio-politique, l'économique, le culturel en fonction des conditions de production relatives à ce genre journalistique.

Pour approcher le discours médiatique, il est nécessaire d'envisager le rapport à la typologie du texte journalistique en général et celui de la chronique « Raina Raikoum » en particulier. Autrement dit, la production de connaissances dans le texte journalistique permet de produire du sens par la prise en compte de ses propres conditions de production.

Ce discours suscite l'interrogation relative à la manière dont la presse écrite met en œuvre un ensemble de procédés énonciatifs et argumentatifs afin de transmettre un message.

La question est de savoir : Comment les chroniques « Raina Raikoum » mettent en scène les procédés discursifs énonciatifs et argumentatifs pour en faire un composant discursif propre à une écriture dite « journalistique » ?

D'autres questionnements se déclinent à partir de celle-ci ; l'on voudra savoir de quelle manière les éléments discursifs participent-ils de l'influence ? Comment la chronique journalistique présente-t-elle son action sur le lectorat, et de ce fait, quelle est la modalité de participation du locuteur- journaliste ? Enfin, comment l'évaluation permet d'inscrire la subjectivité du locuteur et laisse entrevoir la visée illocutoire du message et le positionnement de celui qui énonce ?

Les chroniques vont se caractériser par un « jeu » polémique qui tend à utiliser le plus souvent des stratégies pour convaincre ou séduire le lecteur. Toute une stratégie est élaborée afin de produire de l'effet sur le lecteur. Régulière dans un quotidien national d'expression française, la chronique constitue une sorte de rendez-vous fidélisé avec les lecteurs, renforçant ainsi par sa crédibilité. Ainsi, au-delà de sa visée informative, elle va s'apparenter à une « opération-commentaire » de la part du locuteur-journaliste, dont la stratégie se veut à la fois informative et communicative.

Une fois notre méthodologie éclairée, nous organisons ce travail autour de trois chapitres :

Dans le premier chapitre nous allons définir l'analyse du discours et ses spécificités.

Dans le second chapitre, nous aborderons le discours médiatique et ses genres institutionnels.

Enfin, dans le troisième chapitre nous parlerons de l'argumentation par la raison (ethos).

Présentation du corpus

Notre corpus se compose de 20 chroniques du journaliste K.DAOUD qui figure dans le Quotidien d'Oran

Qu'est ce qu'une chronique ?

On y reviendra plus tard mais retenons l'idée selon la chronique est un genre qui utilise les procédés discursifs tel que narratives.

A partir de cette définition, nous imaginons les spécificités discursives comme un matériel nécessaire à la construction d'un axe du dire où le journaliste multiplie les combinaisons : lexicales, figuratives, humoristique, tragiques, etc.

A fin d'amener le lecteur à s'identifier dans le discours comme auteur de ce discours.

Chapitre I

Analyse du discours : jalons théoriques

Notre démarche se situe dans le cadre général de l'analyse du discours considérée comme : « ...L'analyse de l'articulation du texte et du lieu social dans lequel il est produit. Le texte seul relève de la linguistique textuelle ; le lieu social, lui, de disciplines comme la sociologie ou l'ethnologie. Mais l'analyse de discours en étudiant le mode d'énonciation, se situe elle à leur charnière...»
D. Maingueneau, « Les tendances françaises en Analyse du Discours », Compte rendu 10 de la conférence donnée à l'Université d'Osaka le 12 novembre 1998.

1.1 L'analyse du discours

L'analyse du discours est une méthode mise au point par le linguiste Harris pour étendre le distributionnalisme, par le principe de commutation ; changer un mot par un autre qui reposant sur la nécessité de prévoir des variations

autour d'un même vocable. Le terme même de l'analyse du discours est issu d'un article de Z.C. Harris, qui entendait par là l'extension des procédures distributionnelles à des unités transphrastiques. Il faut attendre le milieu des années 60 pour l'élaboration des courants qui vont façonner l'actuel champ de l'analyse du discours. On parlera plus particulièrement de l'ethnographie de la communication chez Gumperz et Hymes 1964 , de l'analyse conversationnelle d'inspiration éthnométhodologiste (Garfinkel 1967) et aussi de l'école française ; à cela s'ajoute le courant pragmatique des théories de l'énonciation et de la linguistique textuelle. Il faut aussi évoquer les réflexions dans d'autres domaines comme celle de M. Foucault (1969) qui démontre l'histoire des idées vers l'étude des dispositifs énonciatifs, ou aussi celle de M. Bakhtine, concernant les genres de discours et la dimension dialogique de l'activité discursive.

Avant 68 pour Althusser, l'expression « analyse du discours » est de retrouver derrière chaque mot une identité politique. L'analyse du discours s'appuyait sur le matérialisme historique.

L'analyse du discours s'affirmait comme une psychanalyse chez Freud et Lacan, une tentative "de déceler l'indécelé" selon l'expression même des adeptes de cette école ou bien une tentative de retrouver une structure idéologique dans le discours et voir derrière chaque mot une identité politique. A l'inverse de la démarche réaliste des psychanalystes qui voit que les textes sont des processus de dissimulation (l'intrication de représentation, des forces de déplacements etc.) et qu'il faut recourir à une analyse.

Après 68 M. Foucault a publié *L'archéologie du Savoir* qui ouvrait à l'analyse du discours des voies différentes à celle d'Althusser et de Freud et Lacan ; en s'appuyant sur les propositions d'Emile BENVENISTE et en utilisant des

concepts tel que l'énonciations, l'inscription du sujet et plus tard le positionnement d'un énonciateur à l'intérieur de son énoncé. Foucault défendait une conception du discours comme un dispositif énonciatif et institutionnel qui récuse tout déterminisme idéologique ou psychanalytique forcé. Les corpus d'analyse se multiplient politique scientifique littéraire. Ces derniers posent l'hétérogénéité du discours comme constitutive

L'analyse du discours comme étude du discours est conçue comme étude du discours sans spécifications précises , « l'étude de l'usage réel du langage, par des locuteurs réels dans des situations réelles », l'analyse du discours apparaît comme une discipline qui étudie le langage comme activité ancrée dans un contexte produisant des vocables , comme « utilisation du langage à des fins sociales, expressives et référentielles,dans ce cas l'analyse du Discours fait coexister des « approches » variés à fin d'interroger le texte et sa discursivité.

L'analyse du discours au début des années 70, se précise définitivement ; elle s'appuie surtout sur la linguistique structurale. En définitive, l'analyse du discours se voit attribuer des définitions les plus variées : très larges, quand on la considère comme un équivalent «d'étude du discours », ou restrictives, quand distinguant diverses disciplines, qui prennent le discours pour objet.

1.2 L'énonciation :

Appréhende le discours à travers sa formation discursive et dans la complexité d'un fonctionnement globalisant. Elle est intégrative visant les composantes d'une formation discursive à travers un quadruple jeu d'articulation, des enchainements intratextuels, des divers textes à l'intérieur d'une même formation discursive, la formation discursive dans un réseau intertextuel, la formation discursive et de son contexte non-verbal. L'énonciation est une approche représentative. La formation discursive n'est pas extérieure au

monde qu'elle est censée représenter, elle y participe sans pour autant s'y dissoudre.

Au début des années 90 de nombreux travaux visant une linguistique des conditions de production, des énoncés pour reprendre la formule de L.Guespin la pragmatique (le signe en action), la sociolinguistique (le signe en contexte), la théorie de communication interfèrent sans cesse avec l'analyse du discours. (le signe en interaction verbale).

On a affaire à la langue quand elle fait sens pour des sujets inscrits dans des stratégies d'interlocution, des positions sociales ou historiques.

S'agissant de l'énonciation c'est un terme ancien en philosophie, mais qui, en linguistique a fait l'objet d'un emploi systématique à partir de C.Bally(1932) .L'énonciation constitue le centre de la relation entre la langue et le monde, d'un côté elle permet de représenter dans l'énoncé des faits, mais d'un autre côté elle constitue elle-même un fait, un événement unique défini dans le temps et l'espace. On se base en général sur la définition d'E.Benveniste (1974 :80) Problèmes de linguistique générale II, Paris, Gallimard.

Ses emplois s'organisent selon deux grands axes : soit il est opposé à énonciation comme le produit à l'acte production, soit il est simplement considéré comme une séquence de taille variable.

L'ancrage énonciatif global confère à un texte sa tonalité énonciative tandis qu'alternent d'incessants changements des plans énonciatifs.

Une énonciation du discours orale (actuelle) dans laquelle le contexte est immédiatement donné dans la situation (je, tu, ici, maintenant etc.)

Une énonciation du discours récit (actuelle) dans laquelle le contexte doit être verbalisé EN vue d'une interaction à distance (fax, lettre).

Une énonciation non-actuelle, appelé histoire depuis les travaux de E.Benveniste et qui recouvre aussi bien le récit historique que le conte merveilleux, la légende ou le récit de science-fiction. Dans ce type d'énonciation, le sujet parlant ne s'implique pas (on pourrait parler d'une énonciation distanciée ou non-actuelle).

Une énonciation proverbiale, (celle du maxime, du dicton), caractérisée par un **On** universel et le présent proprement atemporel.

Une énonciation du discours logique (théorique-scientifique) dans laquelle la référence cesse d'être situationnelle pour porter sur le texte lui-même et inter discours (textes et auteurs).

Situons immédiatement le discours médiatique à l'intérieur du domaine de l'énonciation lorsque celle-ci pose la polysémie (multiplicité de sens), l'hétérogénéité comme fondement d'une énonciation particulière dans un contexte social et historique tout autant particuliers.

A la fin de ce point, retenons l'idée maitresse selon laquelle le texte est un « discours » c'est-à-dire la réalisation d'une énonciation dans un contexte donné. L'on doit prendre en considération les conditions de productions et des intentions du locuteur à travers les différentes stratégies discursives.

On doit prendre en compte principalement la subjectivité qui selon Benveniste inscrit le locuteur à l'intérieur de son énoncé et permet d'y voir son positionnement et la visée illocutoire signifiée à son discours.

Si le discours médiatique se définit dans l'immédiateté de l'acte énonciatif, ces visées illocutoires vont au-delà de caractère éphémère. En effet, nous retrouvons dans le discours médiatique une volonté de toucher l'universalité, la valeur sociale dépasse les frontières de son cadre spatial. Ainsi le contexte devient un variable à définir, mouvant, changeant signifiant faisant des parcours interprétatifs dans une dynamique faite d'interaction entre le locuteur, son discours, le lecteur, et les visées illocutoires qui subissent un changement profond dans le passage qui mène du locuteur vers le lecteur. Le discours médiatique propose comme un commentaire sur les événements à un moment donné (synchrone de l'acte) et à un lieu référentiel.

1.3 L'éthos et le pathos dans le discours médiatique

Le discours médiatique pose lors l'argumentation comme moyen de construction du discours où les particuliers visant à influencer les récepteurs dans leur manière de recevoir l'information, nous aborderons les notions :

L'éthos est l'image que l'orateur ou l'auteur du discours donne de lui-même à travers son discours

Pathos le chargé émotionnelle du discours, visant à éveiller les passions de l'auditoire (colère, crainte, pitié...)

En réutilisant ces notions l'on vise à retrouver la responsabilité énonciative du lecteur et son positionnement.

Notre cadre ainsi inscrit, nous nous proposons d'étudier les spécificités discursives des chroniques de Raina Raikom de K.Daoud. A savoir :

-Comment **l'évaluation** va-t-elle modifier l'opinion publique et l'orienter ?

-Quelles sont les stratégies discursives employées dans le discours journalistique pour réussir la vision du journaliste ?

Chapitre 2

Le discours médiatique et presse écrite

2.1 La presse écrite en général en Algérie :

Pour évoquer les différents genres de la presse écrite, il est nécessaire de citer le numéro complet de la revue pratique, vu son importance. En effet, même si les définitions du genre existent, « ces définitions sont (...) le plus souvent, très vagues », il suffit de porter un regard aussi sur un genre comme l'éditorial qui a donné lieu à toute une panoplie de définitions.

Le secteur de la communication a connu de nombreux changements qui ont contribué à mettre en première place la télévision comme le mass-média le plus important. Il n'en demeure pas moins que la presse constitue jusqu'à l'heure actuelle un élément important dans l'établissement de l'ordre du jour des débats sociaux. La presse algérienne a déjà gagné le terrain de la presse régionale et nationale en même temps, comme on témoigne la multitude de journaux diffusés dans les deux langues ; arabe et français. Cependant le champ médiatique en Algérie relate un mouvement de flux et de reflux depuis l'indépendance du pays en 1962, et ce en fonction des importantes phases qui

ont marqué la scène politique du pays. « La visée vers l'auditoire dans la signification et la référence »

En effet, la presse algérienne a connu d'énormes changements depuis 1962, Z.Ihaddaden avance dans son article (14) qu'elle fut marquée par le passage d'une presse coloniale à une presse nationale.

Aborder l'histoire de la presse algérienne n'est pas chose aisée. Non seulement à cause du peu d'intérêt porté à cette question par l'ensemble des chercheurs en sciences de l'information et de la communication, mais surtout parce qu'elle est très récente comparée à d'autres expériences, anglo-saxonne ou française, notamment.

Ainsi, la naissance de la presse (écrite surtout) en Algérie ne remonte qu'à la période coloniale.

A ses débuts, cette presse fut marquée par des journaux comme Alger républicain, où des écrivains-journalistes comme Albert Camus, Mouloud Feraoun ou encore Mohamed Dib et d'autres intellectuels menaient un double combat. Celui d'informer, mais aussi et surtout celui de dénoncer la situation qui prévalait à cette époque, marquée surtout par les inégalités entre indigènes algériens et colons français. (Le front de Libération nationale.)

La fin de la colonisation permettra à cette presse, qui ne s'occupait auparavant que de la situation du peuple algérien et de la souffrance qu'il endurait, de s'ouvrir vers d'autres centres d'intérêts et sujets, et d'avoir aussi un cadre juridique et financier stables. D'autres chercheurs pensent que « la presse algérienne » a connu trois grandes étapes, la première allant de 1962 à 1965, la seconde de 1965 à 1976 et la troisième de 1976 à 1988...des années qui coïncideront avec celle des différents régimes qu'a connus le pays.

2.2 La presse écrite exemple : la chronique

Dans le domaine énonciatif, le « je » du sujet parlant s'inscrit dans le discours il réalise des réseaux avec les verbales pour construire une cohérence et un parcours isotopique des thèmes employés.

Le thème devient prétexte et le lien privilégiés à l'écriture de l'implicite.

L'implicite en tant que stratégies discursives qui façonne et donne à lire un positionnement d'auteur : sa vision des monde et sa responsabilité à s'y inscrire.

L'implicite vise les actes du langage et les techniques particulières tel que l'humour et ses déclinaisons les figures du style, les sous-entendus, les présupposés, la négation etc.

Qu'est-ce qu'une chronique journalistique :

Si la langue peut se définir comme un système partagé par les membres d'une même communauté linguistique, le discours médiatique va se présenter comme un usage restreint de ce système.

La chronique est un des genres journalistiques canoniques de la presse au XIX^e siècle, à côté de la critique et du fait-divers. Elle entretient des liens étroits avec la littérature. « *Apprendre à parler, c'est apprendre à structurer des énoncés (parce que nous parlons par énoncés et non par propositions isolées et, encore moins, bien entendu, par mots isolés). Les genres du discours organisent notre parole de la même façon que l'organisent les formes grammaticales, syntaxiques...* ». Un autre lien important au temps se trouve souligné dans *Le Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle* : les chroniques sont des « *productions hâtives, oubliées aussitôt que nées* ».

Il est à noter que le premier numéro du *Quotidien d'Oran* est paru le 14 janvier 1994. L'historique de la création de cet organe de presse est associé au désir de la société algérienne de manifester sa maturité politique en disposant d'une offre d'information plurielle.

Le Quotidien d'Oran, journal d'expression française doit sa naissance à la volonté de faire exister un traitement de l'information non inféodé aux cercles du pouvoir, ni au monopole des cercles d'affaires ou de l'opposition.

Le Quotidien d'Oran s'est inscrit dès le départ dans une rupture manifeste avec les anciens choix éditoriaux lui permettant ainsi, de rendre compte de l'actualité qui faisait dire à de nombreux lecteurs, sous forme de boutade, qu'ils n'achetaient le journal que pour connaître la date.

Caractérisé par un ton neuf, impertinent et s'exonérant de la langue de bois, *Le Quotidien d'Oran* s'est vite rallié un lectorat important.

Le chroniqueur prend pour point de départ un événement plus ou moins anodin (mariage de Sarah Bernhard dans l'exemple de Maupassant) et brode sur ce sujet.

2.3 La Chronique :

Caractéristique et position dans l'espace du journal

Les chroniques « Raina Raikoum » possèdent une structure et une organisation typologique qui assure un développement spécifique de l'information adaptée aux besoins communicationnels. Les chroniques font l'objet d'une communication répétée et régulière entre un émetteur collectif ; le locuteur-journaliste entre-autre et une communauté de lecteurs « stable ».

Les journalistes ainsi que le journal se trouvent obligés de se démarquer et d'innover pour garder leur audience, mais aussi de se conformer aux usages de la presse : format, présentation, colonnes, relief des titres, contenus, etc.

Il s'agit d'un cadre à caractère contractuel qui dépend des partenaires de l'acte de communication engagé entre un locuteur-journaliste et un lecteur l'espace d'un article, d'une chronique.

N'oublions pas que les commentaires retenus dans les chroniques canalisent idéologiquement à travers une lecture qui suscite un rythme et une forme de pensée proche de celle du dialogue.

« Raina Raikoum » est le titre générique des articles qui paraissent à la page 3 du journal *Le Quotidien d'Oran*.

Publiée principalement sous la plume de Kamel Daoud, elle est le plus souvent insérée en milieu de page, encadrée, et présentée en deux colonnes, avec des caractères gras et italique. Titre pouvant être traduit comme étant «notre opinion-votre opinion », invitant et incitant en même temps le lecteur à rejoindre une forme d' « agora », en étant sollicité, pris à témoin et interpellé directement à travers ce titre incitatif, qui dégage au-delà de sa fonction informative, une charge émotionnelle. Les chroniques « Raina Raikoum » font l'objet d'une communication répétée et régulière entre un émetteur collectif ; le locuteur-journaliste entre-autre et une communauté de lecteurs « stable ».

En même temps sa ligne idéologique est problématique, car son existence est relative aux autres quotidiens, et aux événements politiques et culturels. Raison pour laquelle, les journalistes ainsi que le journal se trouvent obligés de se démarquer et d'innover pour garder leur audience, mais aussi de se conformer aux usages de la presse : format, présentation, colonnes, relief des titres, contenus, etc.

Généricité dans la presse écrite :

Pour parler des différents genres de la presse écrite, il est nécessaire de citer le numéro complet de la revue pratique, vu son importance. En effet, même si

elles existent, « ces définitions sont (...) le plus souvent, très vagues », il suffit de porter un regard aussi sur un genre comme l'éditorial, qui a donné lieu à toute une panoplie de définitions. Ce chapitre est consacré aussi à l'éditorial qui a un terrain fertile pour l'argumentation.

La chronique journalistique en tant que genre discursif est très difficilement caractérisée et ses visées sont multiples. Il s'agit d'un texte relativement court qui occupe un espace privilégié dans le journal, et constitue une sorte de rendez-vous fidélisé pour le lectorat.

Si le discours médiatique se définit dans l'immédiateté de l'acte énonciatif, ses visées illocutoires vont au-delà de caractère éphémère. En effet, nous retrouvons dans le discours médiatique une volonté de toucher l'universalité, la valeur sociale dépasse les frontières de son cadre spatial. Ainsi le contexte devient un variable à définir, mouvant, changeant signifiant ainsi des parcours interprétatifs dans une dynamique faite d'interaction entre le locuteur, son discours, le lecteur, et les visées illocutoires qui subissent un changement profond dans le passage qui mène du locuteur vers le lecteur notre problématique se formule ainsi :

-Comment cette évaluation va modifier l'opinion publique et l'orienter ?

-Quelles sont les stratégies discursives employées dans le discours journalistique pour réussir cette vision du journaliste ?

Chapitre 3

Les procédés argumentatifs et énonciatifs

Le discours journalistique comme tout autre discours, implique l'ensemble des éléments textuels et contextuels qui s'insèrent dans le processus d'institutionnalisation et de socialisation du discours en tant que tel.

Cette discipline fournit les informations nécessaires à la compréhension de la démarche méthodologique mise en œuvre pour le traitement du discours journalistique dont les résultats font la trame de ce travail dont les perspectives privilégiées sont l'analyse de la dimension sémantique et rhétorico-argumentative du discours journalistique, en particulier celui des chroniques « Raina Raikoum ».

L'information journalistique représente un enjeu important aussi bien pour le pouvoir en quête de crédibilité que pour l'individu en tant que membre actif de la société. Elle fait l'objet d'une série de manipulations par les différents pouvoirs et acteurs publics. Ainsi, le locuteur-journaliste en tant qu'émetteur et récepteur de l'information va représenter un média, de par sa politique rédactionnelle, de par son style d'écriture, de par son public ainsi que par sa manière de présenter l'information dont il est détenteur, car tout discours fait l'objet d'une sélection pour accéder au débat public et va se trouver dans l'obligation de recueillir des informations, de les trier, de les traiter et de présenter l'information attendue par l'audience ou par le lectorat. Le discours journalistique est adapté à une situation d'énonciation particulière déterminante dans les choix lexicaux et syntaxiques. L'intérêt est d'étudier les formes de sélection, les formes de construction des réalités vécues et des valeurs collectives, ainsi que la manipulation de l'information et son impact sur le lectorat.

3. 1 LA NEGATION POLEMIQUE ET LA POLYPHONIE

Selon O. Ducrot, la négation polémique met en scène deux points de vue au niveau de la signification. Elle ne réfute pas directement le contenu de l'affirmation sous-jacente mais l'affirmation de ce contenu, et ne devient polyphonique que par rapport à une conception énonciative.

Dans l'exemple suivant :

Le problème est d'autant plus grave que du point de vue de la Constitution, on ne peut pas prolonger dans l'illégalité les mandats des élus en cours, ni décaler sans recourir à des fraudes inconcevables, hérésies spectaculaires, et à une corruption indécente de la commission de surveillance de la Lune, la datation exacte du mois sacré.

(article du 10-06- 2007).

Pdv 1 : « on peut prolonger dans l'illégalité les mandats des élus en cours ».

Pdv 2 : « on ne peut pas prolonger dans l'illégalité les mandats des élus en cours ».

Le locuteur marqué par l'emploi du pronom personnel « on » se présente comme responsable du point de vue 2, en s'associant par un lien de responsabilité au contenu de la phrase niée, permettant de ce fait, le passage du contexte au sens restreint afin de choisir l'interprétation polyphonique. La négation dite descriptive décrit un état de choses qui n'est pas conçue pour s'opposer à un point de vue sous-jacent.

O. Ducrot considère cette forme de négation comme étant la 45^{ème} dérivation d'une négation polémique dont la fonction principale serait là , et où les deux conceptions de réfutation et de dérivations seraient accompagnées par certains marqueurs, syntaxiques et sémantiques.

La négation « ne » s'emploie en corrélation avec un autre élément négatif : pas, personne, aucun, jamais, rien, plus, guère, etc. Elle permet à la combinaison ne...pas d'opérer une forme de réfutation de la relation présentée par le verbe employé dans l'énoncé.

La négation représente un phénomène syntaxique (structural) ou sémantique, qui révèle des différences d'ordre sémantique et syntaxique entre les combinaisons présentées ci-dessus. Ces différences marquent la description de la négation ne...pas proposée par la théorie de la polyphonie deviennent pertinents pour l'interprétation.

Dans l'exemple suivant, le morphème « uniquement » représente une expression scalaire: Le monde du travail n'est pas fêté uniquement le 1er mai (article du 02-05- 2006).

Cet énoncé peut être interprété de la manière suivante : « le monde du travail n'est pas fêté uniquement le 1er mai » qui pourrait signifier « le monde du travail est tout le temps fêté » ou « le monde du travail est souvent fêté ». Il est donc possible de placer l'expression « pas uniquement » n'importe où sur l'échelle : uniquement-souvent-tout le temps.

Dans l'énoncé qui suit, le morphème « trop » représente une expression scalaire qui fait fusion avec la négation exprimée : Notre histoire ? Vaut mieux ne pas trop la raconter.(article 15-03-2007).

Cet énoncé s'utilise normalement dans le sens « Notre histoire ? Vaut mieux peu la raconter » et non pour réfuter le point de vue « Notre histoire ? Vaut mieux trop la raconter ». Les verbes modaux : pouvoir, devoir et falloir véhiculent dans leur sémantisme même l'idée d'une polyphonie.

Dans cette perspective, Maingueneau décrit les verbes modaux comme des éléments dont le trait essentiel et commun est la «mise en suspense de l'action» qu'ils modifient. Sa démarche permet d'analyser le fonctionnement du verbe devoir (dont le sémantisme est polysémique : obligation, nécessité, probabilité, etc.), comme le montrent les exemples qui suivent : Pour les Algériens, c'est le même ministre qui explique aujourd'hui que «le panorama ne devrait pas changer dans les prochains neuf mois» et que les «prix vont se maintenir à des niveaux très importants».

La distinction entre les déclarations de l'époque et celles d'aujourd'hui est que la loi de finances a été adoptée, que les fonds de régulation explosent et que le débat sur leur contrôle, leur ventilation et leur allocation est clos. (article du 29-04-2006). Le procès de Blida ne va pas changer l'Algérie, tout comme l'indépendance ne l'a pas changée en pays libre. Il y aura certes des verdicts et il y a eu certes des «révélations» mais cela ne doit pas faire oublier que le match est nul. (article du 08-03-2007).

Les exemples retenus sont marqués par l'emploi du verbe devoir qui exprime le plus souvent une obligation morale, une probabilité dans le premier, et une obligation dans le second exemple (ou une nécessité, selon l'interprétation que nous faisons de l'énoncé). La négation du verbe devoir contient les mêmes instructions que le vu sous-jacent de la négation du verbe pouvoir.

Si la négation est une structure polyphonique qui permet de rencontrer deux points de vue réalisant un espace de circulation où le locuteur participe à l'énonciation dans une perspective de lire l'évènement à travers ses doubles réalisations.

3.2 Les connecteurs d'argumentation

Les connecteurs pragmatiques (mais pourtant, certes, donc, même si, malgré, si hypothétique, puisque, etc.) constituent des marqueurs de polyphonie qui mettent en scène deux points de vue relationnels, dans un même énoncé. Dans seconde étape, nous nous intéressons aux connecteurs qui accompagnent la négation afin de montrer la manière dont ces éléments se lient pour construire une séquence argumentative dans les textes.

C'est le cas du « MAIS » Adversatif

Il s'agit là, d'une forme de polyphonie textuelle qui explicite le procédé polyphonie de la négation qui s'étend à des unités textuelles plus larges.

A travers l'exemple qui suit, notre objectif est de montrer la manière dont ce connecteur lie les deux points de vue opposés des deux propositions p et q :

Un PC pour chaque famille suppose déjà l'idée d'une famille pour chaque logement. Mais une famille pour chaque logement, veut dire un million de logements pour chaque mandat. (article du 09-01-2006).

Cet exemple montre que les propositions p « Une famille pour chaque logement » et q « il faudrait un million de logements pour chaque mandat », peuvent être explicitées sur le plan textuel où se trouvent sous-jacentes entre les deux conclusions qui orientent ces points de vue.

Selon la conception polyphonique du connecteur « mais », par l'énonciation de la proposition p, le locuteur-journaliste met en scène un point de vue qui oriente vers une conclusion C de type « ça serait très bien si chaque famille puisse avoir son propre logement », et par l'énonciation de la proposition q, le locuteur-journaliste met en scène un deuxième point de vue, auquel il s'associe, qui oriente vers une négation « ce n'est pas possible ».

Le connecteur « mais » juxtapose le plus souvent deux points de vue opposés de type (p mais neg q) qui constituent une polémique. Cette opposition argumentative se trouve souvent entre les conclusions vers lesquelles ces arguments sont orientés – C et non-C – ou entre C et q. La polyphonie de l'énoncé réfutatif (p mais neg q) est entraînée par l'opposition entre p et q, opérée par le connecteur adversatif « mais », et par la reprise du point de vue dans la négation q. Ainsi, le lien entre le locuteur- journaliste et le point de vue p est marqué par une forme d'accord explicité par un marqueur de concession.

3.3L'intertextualité discursive

La théorie de N. Fairclough relative à l'intertextualité, les marqueurs textuels sont des marqueurs socio-idéologiques, il soutient que « : -Le discours représenté consiste en la présentation du discours d'autrui dans le texte. La présupposition révèle les différentes façons d'insérer les voix des autres dans son discours. La négation permet aux voix des autres présentées dans le discours d'être rejetées. Le métadiscours permet au locuteur de se placer en dehors de son texte et de le commenter.

-L'ironie permet aux mots d'autrui de se charger de nouvelles significations.

-La doxa est définie comme le savoir partagé par une communauté, les connaissances communes (scientifiques, culturelles, psychologiques, linguistiques) et ce que nous appelons l'opinion publique. Elle se manifeste à travers des formes figées, telle la maxime ou le proverbe, ou à travers d'autres formes comme des syntagmes présuppositionnels ou des affirmations. Dans cette perspective, nous remarquons que les textes médiatiques ne reproduisent pas des points de vue du monde, mais représentent des constructeurs de points de vue par le biais d'une langue qui reflète la face socioculturelle du monde. »

Dans l'énonciation journalistique, les articles sont conçus comme des actes de langage spécifiques. Ils configurent un type particulier de discours soumis à certaines règles et à des conventions relatives à l'exercice de la parole. En effet, la compréhension de l'article dépend de la coopération des parties impliquées dans l'acte de communication ; celui-ci conditionné par une instance de production et une instance de réception. S'ajoute à cela, la perception d'un certain nombre de présupposés esthétiques et idéologiques relatifs à l'univers discursif dans lequel l'article est produit. Dans le cas contraire, l'échange communicatif serait infructueux, parce que celui-ci est conditionné par l'existence d'un savoir social partagé, d'une mémoire discursive comprise dans ce cas comme un langage commun permettant une relation intersubjective. Le contrat littéraire serait présent dans chaque production discursive : il est proposé de manière directe ou indirecte aux lecteurs par une instance paradoxale, que nous pouvons nommer : le sujet de l'écriture. Il s'agit de l'être singulier qui « s'écrit » dans une temporalité particulière établie par les exigences scripturales que D. Maingueneau appelle la « paratopie », pour désigner le lieu paradoxal où ce sujet se situe et réalise ses activités discursives.

Le sujet de l'écriture est activé par la « paratopie » de celui qui écrit et qui propose un contrat de communication devant être perçu et accepté (ou rejeté) par la lecture.

3.3 L'éthos et l'image du locuteur :

La notion d'Ethos est d'origine grecque, elle est caractéristique aux champs de la rhétorique. Héritage de la mythologie du logos, ou « art de convaincre » et des sciences du langage. Cette notion a été reprise par l'analyse du discours, qui cherche à la reconstruire à partir des anciens traités de rhétorique, comme

ceux d'Aristote, de Cicéron et de Quintilien. A ce propos, M. Meyler avance que : « ...Si l'on passe en revue les grandes théories rhétoriques du passé, et même les contemporaines, on peut observer que toutes ont plus ou moins privilégiées, qui le logos, qui le pathos, qui l'éthos. Qu'est-ce que cela donne en fait ? Se centrer sur le pathos engendre l'assimilation de la rhétorique à une simple opération de manipulation des esprits : c'est la rhétorique propagande, la sophistique, le jeu sur les émotions et les croyances, la tromperie par le langage. Si l'on fait tout à partir de l'éthos, la conception de la rhétorique change quelque peu. L'accent est mis sur les intentions, bonnes ou mauvaises (éthiques) du sujet. Si c'est le logos qui est considéré comme déterminant, on privilégiera le langage et le raisonnement, et la rhétorique se fera argumentation ou théorie littéraire »

Dans le contexte de l'analyse du discours, l'image de Soi a été caractérisée de manière théorique dans deux directions. La première, selon laquelle l'éthos serait le résultat d'une connaissance socialement établie à propos

Il s'agirait d'un éthos lié à la réputation, à la connaissance partagée à propos d'un individu : c'est ce que R. Amossy appelle : l'éthos préalable. La seconde, selon laquelle l'éthos serait caractérisé comme construit dans le présent de l'énonciation ou de la performance oratoire, orale ou écrite : il s'agit d'un éthos discursif ou « présent ».

De ce fait, l'analyse du discours en tant qu'activité interdisciplinaire nous permet de nous intéresser à la modalité d'inscription du locuteur-journaliste, à la constitution de son discours, ainsi qu'à sa subjectivité dans la langue dans un corpus journalistique. Dans cette perspective, Kerbrat-Orecchioni affirme que parler c'est interagir, à travers des actes, appelés actes de langage. Ces derniers, « sont intrinsèquement censés solliciter une réponse, ou du moins

une réaction. » Par conséquent, l'analyse d'un discours journalistique tend à relever les traces de subjectivité, car d'une manière consciente ou inconsciente, le locuteur-journaliste délivre une représentation de Soi, à travers la mise en parole dans un tel corpus.

Parmi ces lieux d'inscription, nous citons en priorité les déictiques personnels, et les modalisateurs.

Dans la théorie de l'énonciation, le sujet destinataire, est désigné collectivement à travers l'emploi du pronom de la deuxième personne du pluriel : « Vous » qui représente l'ensemble des lecteurs potentiels la chronique journalistique « Raina susceptibles de s'intéresser à Raikoum ».

Un exemple pour illustrer ce paradoxe:

« Vous êtes algérien avec, en face de votre algérianité, un service administratif qui vous traite comme un indigène. Vous écrivez alors une lettre de protestation directement aux services de la Présidence. Les services de la Présidence renvoient votre courrier, « pour traitement », au ministère concerné, qui l'envoie à la direction générale concernée, qui l'envoie à la direction régionale puis à celle de wilaya concernées, et qui, à leur tour, la renvoient à l'administration locale concernée. Celle-ci saisit alors, par courrier accompagné par votre lettre, le service concerné, celui-là même qui vous a posé problème et qui est chargé de régler votre cas. » (article du 23-05-2006).

Le pronom de la deuxième personne employé dans ces deux exemples, constitue le procédé d'affichage de la relation horizontale marquée par la distance. Dans ces deux extraits, le locuteur-journaliste s'adresse à un individu socialement respectable. La désignation se fait également par l'emploi du pronom « nous », appelé « Nous » de connivence ou « inclusif » qui désigne à la

fois le destinataire et l'énonciateur, tel le cas dans les exemples suivants : Selon les plus pessimistes, le dialogue entre nous et eux est impossible puisque soit nous parlons tous les deux en même temps et donc sans résultats, soit ils commencent avant nous et c'est déjà une défaite pour nous, soit ils terminent nos phrases après nous et c'est déjà une forme de myopie néo-colonialiste ou une croisade au nom de la communication, comme c'est déjà le cas, selon nous. Tout le monde a compris que le millénaire de la communication est victime de trop de temps serré entre les K7 de Ben-Laden et le porte-parole de la Maison Blanche. (article du 10-02-2006).

Dans cet exemple, le pronom « nous » manifeste une forme de « flou référentiel » qui associe un locuteur-journaliste et un lecteur dans une forme de complicité familière et permet à l'énonciateur de se donner une certaine image à laquelle le lecteur s'identifie et s'associe. Dans d'autres cas encore, nous sommes en présence du pronom « on » qui renvoie au sujet destinataire : La foule peut chuchoter, parler, crier, refuser de voter, se jeter à la mer, refuser de travailler, exiger que son mandat lui soit rendu, remboursé, rien ne changera dans un pays où on reconduit les équipes qui perdent. (article du 12-06-2007).

La structure employée dans ces extraits autorise une forme de substitution par les pronoms de la deuxième personne, le « TU » ou le « Vous ». Dans certaines constructions comme celles des exemples cités. Elle alterne avec le pronom « Vous » et met en évidence la possibilité d'une substitution. En effet, la nature polysémique de ce pronom, inscrit l'instance réceptrice dans les différents énoncés du discours en faisant de lui, un réel « instrument de métaphore énonciative »

La catégorie énonciative « véridictoire » permet au sujet de s'exprimer « à travers des qualifications ou fonctions » en s'appuyant sur des marques linguistiques ou grammaticales, de l'ordre de la déclaration, de l'aveu ou de l'engagement; autrement dit, de la modalité déclarative assertive. Les exemples qui suivent montrent l'engagement du sujet énonçant qui apparaît de manière évidente à travers son dire par l'emploi des performatifs explicites :

« Les chiffres arabes sont donc revenus aux Arabes mais encore une fois ils ne leur servent à presque rien, comme des élevages de corbeaux, sur la tête d'un décapité. (article du 05-02-2007). Pour la deuxième thèse, la question n'est pas de savoir pourquoi on a « accepté » d'avouer le chiffre des non-votants, mais de savoir « qui » a voulu que cela soit ainsi. Réponse: il s'agit encore une fois d'un message subliminal, d'une manœuvre pirate et d'un procédé occulte. »(article du 20- 05-2007).

Dans cet exemple, les exemples guillemetés montrent l'évaluation du dire par le locuteur qui noie le discours informatif dans un champ lexical où l'ironie structure le parcours isotopique de la question –réponse. Il s'agit de traquer le mot “manœuvre pirate” et le relier avec celui de “Occulte” pour situer le commentaire proposé par le locuteur comme une appréciation sur le propos. Le pronom “On ” conforte cette structure polémique où l'écho n'est qu'un simulacre discursif.

L'engagement du locuteur-journaliste peut également prendre la forme d'une simple assertion :

« A force d'entendre répéter les «chiffres astronomiques» des détournements bancaires en Algérie, les Algériens sont désormais convaincus: les distances entre les corps célestes ne se mesurent pas tous les jours. (article du 23-05-2006).

Les verbes « vérificatifs » employés rendent un verdict sur le dire ou le faire du sujet énonçant en le situant au centre de son dire, et en lui permettant de « se prononcer à propos d'un fait ou d'une valeur » . Ces verbes et structures syntaxiques dénotent la présence du sujet comme centre de son énonciation.
J.-L

3.4 La citation : un procédé d'implication

Compagnon, dans son étude relative à la citation, montre qu'elle répond à un découpage sélectif d'un discours, transposé ensuite sur un autre discours. Sa dimension textuelle ou discursive fait l'objet d'une distinction entre d'une part le « sens » et d'autre part la « dénotation ». En ce sens, il souligne que : « Une proposition [...] a un sens, qui est son contenu (une pensée), et elle a une dénotation, qui est sa valeur de vérité (vrai ou faux). Passer du sens à la dénotation d'une proposition, c'est donc passer d'une pensée à sa valeur de vérité. [...] ».

Toutefois, ce chercheur met l'accent sur l'impossibilité de soumettre la citation à l'épreuve de vérité, et l'explique en termes d'argumentation d'autorité comme étant une forme de connexion établie entre un énoncé cité produit par

une énonciation antérieure, et la production d'un énoncé nouveau, recourant de ce fait à ce que O. Ducrot appelle « autorité polyphonique » qu'il définit comme suit : « a) Le locuteur L montre un énonciateur (qui peut être lui-même ou quelqu'un d'autre) assertant une certaine proposition P. Autrement dit, il introduit dans son discours une voix — qui n'est pas forcément la sienne — responsable de l'assertion P. [...] b) L appuie sur cette première assertion une seconde assertion, relative à une autre proposition, Q. Ce qui signifie deux choses. D'une part, que le locuteur s'identifie avec le sujet qui asserte Q. Et, d'autre part, qu'il le fait en se fondant sur une relation entre les propositions P et Q, sur le fait que l'admission de P rend nécessaire, ou en tout cas légitime, d'admettre Q. [...] L'existence montrée [...] d'une assertion de P fonde ainsi une assertion de Q, ce rapport étant garanti par une relation entre les propositions P et Q » Le point essentiel réside dans le fait que l'assertion de la proposition p est montrée de manière visible, elle n'est pas assertée.

Compagnon, La seconde main, ou le travail de la citation En effet, en employant les guillemets, le locuteur-journaliste n'asserte pas, mais se fonde sur l'assertion d'autrui, qu'il asserte dans une nouvelle proposition. L'usage des guillemets et de l'italique représente dans les chroniques journalistiques l'une des manifestations stylistiques de la reprise énonciative. Ils marquent par leur présence, les frontières textuelles d'une parole multiple dont les émetteurs sont différents. Les guillemets marquent une citation explicite qui reprend un discours d'une instance énonciative différente de la première ; marquant ainsi une « disjonction énonciative » qui permet d'établir une distance entre les paroles relevant d'une autre sphère de locution, comme dans l'extrait qui suit :

Pour les Algériens, c'est le même ministre qui explique aujourd'hui que « le panorama ne devrait pas changer dans les prochains neuf mois » et que les

«prix vont se maintenir à des niveaux très importants». (article du 29-04-2006).

Là, une voix de femme vous répond qu'il s'agit du service commercial et que pour avoir une réponse de l'Etat, il faut s'adresser au service technique. Le service technique ? « Il est indépendant du service commercial et il n'a pas de téléphone ». En somme, toute la mécanique qui va du ministère concerné et jusqu'à votre coupure d'eau ne fonctionne pas parce qu'elle ne fonctionne que comme instruction et pas comme finalité. (article du 23-05-2006).

Les passages mis entre guillemets dans ces exemples relèvent d'instances énonciatives explicites, à travers une citation qui marque « un pouvoir de la parole, quand elle n'est pas un abus de pouvoir; à travers le statut qu'elle octroie à ses reprises, l'énonciateur manifeste pour sa propre identité » Ajoutons qu'au-delà de la citation littérale, les guillemets peuvent également renvoyer à un emploi « autonome » des signes où la parole constitue dans l'énoncé « un objet qu'il faut montrer au récepteur », tel le cas des extraits qui suivent : Sur l'échelle des curiosités, le « scoop » a presque occulté le témoignage du ministre de la Défense et a ouvert le lourd dossier du soupçon majeur. (article du 29-01-2007). Avec le procès «Khalifa» et ses détails scabreux, il est facile aujourd'hui pour un ministre de dire que ces fonds, offices et caisses ont transgressé la loi qui leur impose de faire leurs dépôts au niveau du Trésor et pas ailleurs, il est facile de déclarer coupable un directeur de «caisse» et de déclarer illégale une décision de transferts à l'époque bénite de Khalifa, cela n'empêche pas le constat du monopole et de l'accaparement. (article du 30-01-2007). Les mots « scoop », « Khalifa », « caisse » interviennent dans la chronique journalistique de façon inattendue, mais expliquée en fonction du contexte qui leur confère une teinte sémantique

spécifique. Les guillemets marquent une hétérogénéité énonciative qui donne lieu à « une suspension de prise en charge » à un niveau du texte.

La citation est un double discursif qui permet d'instaurer un jeu révélateur de plurivocalité dans la chronique journalistique « Raina Raikoum ».

3.5 L'ironie comme implicite

L'ironie est considérée par O. Ducrot comme un phénomène de polyphonie linguistique qui permet au locuteur de mettre en scène un point de vue auquel il ne s'associe pas. A cet effet, il la définit : « Parler de façon ironique, cela revient pour le locuteur L à présenter l'énonciateur comme exprimant la proposition d'un énonciateur E, position dont on sait par ailleurs que le locuteur L n'en prend pas la responsabilité et, bien plus, qu'il la tient pour absurde. Tout en étant donné comme le responsable de l'énonciation, L n'est pas assimilé à E, origine du point de vue exprimé dans l'énonciation [...]. D'une part, la position absurde est directement exprimée (et non pas rapportée) dans l'énonciation ironique et en même temps elle n'est pas mise à la charge de L, puisque celui-ci est responsable des seules paroles, les points de vues manifestés dans les paroles étant attribuées à un autre personnage, E »

L'ironie est considérée comme étant une figure pluri-codique qui fait intervenir, outre les mots, des matériaux qui relèvent de systèmes sémiotiques tels que: la mimique, la gestuelle, l'intonation, etc. Nous considérons pour notre part que, l'ironie constitue un phénomène discursif conditionné par une interprétation.

Elle peut faire fonction d'artifice illocutoire dont l'objectif est de s'exprimer même dans des contextes difficiles, afin de faire passer son message à un double auditoire : celui à qui il s'adresse en apparence et, à celui à qui il réserve

l'instance. Dans notre corpus de chroniques journalistiques, nous repérons ce procédé énonciatif grâce à des exemples de figures d'ironie que nous pouvons analyser à l'aide de notions clés développées par les chercheurs précédemment cités. Nous commençons dans un premier temps par relever les exemples de contradictions qui donnent lieu dans notre corpus à la figure du double jeu énonciatif.

Afin de montrer cela, nous avons retenu l'extrait suivant : Pour l'Etat, le peuple est une foule tordue, né dans un virage bavard: « vous lui construisez des écoles, il fait grève pour les cantines. Vous lui donnez à manger alors qu'il travaille peu, il travaille encore moins puis demande le dessert. (article du 27-02-2007).

Pour nous, l'extrait constitue la proposition « P » qui peut être fractionnée en p1, p2. Dans la proposition p1, le locuteur-journaliste nous informe que l'état contribue à l'amélioration de la condition sociale, en l'occurrence la construction d'écoles, cependant le peuple, au lieu d'être content génère un autre problème en faisant des grèves à la cantine. Dans la proposition p2, le locuteur-journaliste fait état d'un autre changement, à travers les énoncés : Vous lui donnez à manger, alors qu'il travaille peu. Cependant, ce même peuple: il travaille encore moins puis demande le dessert. La présence d'indices d'énonciation comme les déictiques « vous », « il » révèle l'existence de différentes instances énonciatives dans les deux propositions p1, p2. Ceci confirme la présence d'une forme de polyphonie dans laquelle les deux énoncés convergent vers la même source locutoire, celle du locuteur-journaliste. Cet extrait révèle l'existence d'une contradiction et la présence d'une polyphonie qui crée un effet de double jeu énonciatif. Autrement dit, le locuteur-journaliste revêt d'éthos différents. L'éthos, étant considéré en

rhétorique comme l'image que le locuteur donne de Soi, à travers son discours. En effet, en établissant une corrélation dans un même acte énonciatif des indices qui mènent vers des conclusions divergentes, voire contradictoires, présuppose le dédoublement de l'éthos qui intègre le lecteur dans le double jeu de contradictions, en supposant que les valeurs du locuteur-journalistes sont les mêmes que celles du lecteur. Ce procédé étant très présent dans notre corpus, nous donne à penser que le locuteur-journaliste vise sciemment à créer une ambiguïté sémantique, et ce, en adoptant une attitude locutoire à double entente.

3.6 L'ironie et la présupposition :

Afin de comprendre le mode de fonctionnement du présupposé et de son interprétation dans l'énoncé journalistique, nous retenons plusieurs exemples : Le message envers les Algériens a été négatif et les Algériens ont accueilli l'entourloupette avec le sourire de la malice : ils se souviennent tous, même ceux qui sont nés après 62, de l'argent des Caïds et des fortunes des biens vacants. Si les députés ont pensé à se protéger, ces énoncés (auxquels ils fournissent seulement un cadre) (Ducrot 1972).

La présupposition permet ainsi de « dire sans dire ». Dans l'exemple qui suit, nous réalisons la manière à travers laquelle cette combinaison manipule le sens.

« Fatalement, on y retrouve ce que l'Algérie ne sait plus faire d'elle-même sans idée nette sur ce qu'elle veut devenir. Ce que l'Algérie a construit avec énormément d'argent ressemble étrangement à ce que l'Algérie ne sait pas construire: les gros ensembles HLM aidés ont fini par résumer ce dont souffre

le pays depuis qu'il affirme pouvoir ne compte que sur lui-même par le biais de sa bouche. (article du 25-01-2006).

Ajouté à une religiosité xénophobe, à un nationalisme un peu chauvin et à quelques facilités idéologiques et des imbécillités mal lues, l'antisionisme algérien ne fait plus dans le détail depuis longtemps et juge tous les Juifs parce qu'ils sont Juifs, même s'ils ont vécu dans le pays depuis des siècles. (article du 28-03-2007).

Dans ces extraits, les énoncés niés contiennent la présupposition « il y avait un moment où p ». Les points de vue historiques sous-jacents peuvent être formulés de la manière suivante : Pour le premier énoncé « avant, on retrouvait ce que l'Algérie ne savait plus faire d'elle-même... » maintenant, ce que l'Algérie sait faire d'elle-même ». Pour le deuxième énoncé : « avant, l'antisionisme algérien faisait dans le détail depuis longtemps et juge tous les Juifs parce qu'ils sont Juifs », « maintenant, l'antisionisme algérien fait dans le détail depuis longtemps et juge tous les Juifs parce qu'ils sont Juifs.

3.7 Convaincre et persuasion :

Nous l'aborderons par le biais de la structure polyphonique réalisée par la négation « ne pas » qui provoque sur le plan de la discursivité, à un discours qui pose la négation comme un sous-entendu

Ex : « on ne peut pas prolonger dans l'illégalité, les mandats des élus en cours. »

Ex : « le plus curieux dans cette lettre, ce n'est pas uniquement ce qu'elle dit, mais aussi ce qu'elle dit à moitié. »

Dans les deux exemples, l'auteur utilise de manière préférentielle la négation pour réaliser l'implicite dans la figure du discours « ne pas » laisser dire « sans la négation ».

Le double polyphonique montre une idéologie qui sollicite la participation du lecteur. En effet, celui-ci devient un co-auteur qui participe à la reconstitution des sens inscrits dans le discours de la chronique.

Le lecteur est actif et participe notamment à circulation du sens.

Le convaincu sollicite des verbales liés à la vérité que les dates historique disent d'un point de vue rhétorique sensibiliser les lecteurs pour un ensemble de « sentiments » exprimés dans les articles par la multitude des adjectifs et des adverbes. Cet outillage linguistique permet « d'évaluer » le discours informatif et montrent par un réseau isotopique l'orientation que veut donner le locuteur à son message. On agit directement sur le pathos.

Conclusion

L'objectif de notre travail est de réfléchir sur les procédés argumentatifs et énonciatifs qui structurent la pratique de l'évaluation du locuteur-journaliste dans la chronique journalistique ; en l'occurrence la chronique « Raina Raikoum » du Quotidien d'Oran.

L'aspect polyphonique se traduit dans notre corpus par le choix de certaines structures énonciatives et figuratives qui hiérarchisent le discours informatif et le commentaire qui s'y greffe pour y inscrire son commentaire.

Notons par moments, un éclatement de l'indice personnel qui laisse place à une énonciation polyphonique calquée sur le modèle social, dans lequel la voix énonciative fait l'objet de multiples perceptions culturelles, sociales et économiques.

Assez polyphonique, la chronique journalistique « Raina Raikoum » est caractérisée par une plurivocalité fréquente qui permet le déploiement des voix multiples explicites et implicites.

En définitive, l'implicite est une manière de se positionner et engage la responsabilité énonciative de celui qui crée la chronique. L'adhésion ou non du locuteur lui permet d'interagir avec le contexte de ses émergences.

Bibliographie

J-Michel ADAM (1999), *Linguistiques textuelle*, Paris, Nathan.

C. Kerbrat. Orecchioni (1983), *Actes de langage dans le discours*, Paris : Nathan Université.

Kerbrat-Orecchioni C. (1986), *L'implicite*, Paris, Armand Colin.

Maingueneau, D. (1996): *Les termes clés de l'analyse du discours*.

C. en collab. Avec Olberchts-Tyteca L. (2008): *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique.*

D.Maingueneau (1981), *Approches de l'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette Université.

D.Maingueneau (1991), *L'analyse du discours*, Paris, Hachette.

Chiali-Lalaoui Fatima-Zohra (2006), *Initiation à la sémiotique appliquée*, Anwar el maarifa

D.Maingueneau(2003), *Linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Nathan Université.

Adam J-M. (1999), *Linguistique textuelle*, Paris, Nathan.

Adam J-M, Bonhomme. M (1997), *L'Argumentation publicitaire : Rhétorique de l'éloge et de la persuasion*, Paris , Nathan.

Amossy R. (2000), *L'argumentation dans le discours*, Paris, Nathan Université.

Adam J.-M. (1999), *Linguistique textuelle*, Paris, Nathan.

Adam J.-M, Bonhomme. M (1997), *L'Argumentation publicitaire: Rhétorique de l'éloge et de la persuasion*, Paris, Nathan.

Ajaad A. (1987), « Démocratie, mode d'emploi », *Algérie Actualité*, n° 1130, 11 janvier 1987..

Amossy A. (1999), *Images de soi dans le discours : la construction de l'éthos*, Neufchâtel : Delachaux & Niestlé.

Amossy R. (2000), *L'argumentation dans le discours*, Paris, Nathan Université.

Anscombe J. L, Ducrot. O. (1983), L'argumentation dans la langue, Bruxelles, Pierre Mardaga, coll. Philosophie et langage.

Antoine G. (1962), La coordination en français, vol 1, Paris, Atrey.

Aristote (1967), La Rhétorique, Paris, Société d'édition : Les Belles Lettres, (trad ; M. Dufour).

Austin J.-L. (1970), Quand dire c'est faire, Paris, Seuil.

Bakhtine M. (1984), Esthétique de la création verbale , Bibliothèque des idées, Paris, Gallimard.

Benveniste E. (1966), Problèmes de linguistique générale, t2, Paris, Gallimard.

Berthonneau A.-M, Kleiber G. (1993), « Pour une nouvelle approche de l'imparfait. L'imparfait, un temps anaphorique méronomique », Langages n°112,

Boutaud J.-J. (1998), Sémiotique et communication, Du signe au sens, Paris,

L'Harmattan.

Bres. J. (2005), Une approche dialogique des faits grammaticaux, paris, Larousse.

Caron J. (1984), « Les opérateurs discursifs comme instructions de traitement », Verbum, t.7, fasc.2, Université de Nancy.

Annexes

Raina raikoum

Ce que Bouteflika ne fera pas en 2013

par Kamel Daoud

03/01/201

L'année est toute nouvelle, le pays est vieux et la présidence encore plus vieille. Que nous annonce-t-on pour mieux vivre ? Beaucoup de décisions majeures qui vont être prises cette année et dont voici une liste non complète et à compléter comme une fiche de vœux.

D'abord Bouteflika va annoncer en 2013 qu'il ne va pas se présenter aux présidentielles de 2014 ou de 1962 ou de 1978. Ensuite, le sénat va être dissous (comme Zeroual qui l'a inventé pour mieux contrôler le pouvoir législatif) pour excès de dépenses inutiles. Ensuite, les «services» vont être réformés et rajeunis: la mission serait de libérer les otages algériens au Sahel et pas de surveiller les militants politiques et de droits de l'homme et les partis politiques et les Algériens en général. Ensuite, plus de fanfare en grande pompe à l'entrée du président du Conseil constitutionnel dans ses bureaux chaque matin: les cérémonies, c'est bien, mais le culte de la personnalité pour un ex-ministre, c'est ridicule. Ensuite, le FLN va dégager Belkhadem et Si Affif et les vieux cadrans solaires qui mesurent le temps selon leur temps. Ensuite, quelques mois après, ou avant, Ouyahia va être dissous, éjecté, réduit en retraite anticipée, essaimé et renvoyé avec indemnités maigres comme il l'a fait pour 500.000 travailleurs algériens et des centaines de cadres durant les années 90. Ensuite, Ghoul sera versé dans la gestion des zakats et pas des autoroutes. Et ensuite on n'aura pas un ministre du Commerce islamiste, occupé à pourchasser les alcools et pas les infractions à la loi, dans le cadre du projet «hâtons le jugement dernier» commun à tous les islamistes du monde.

Ensuite, on va vraiment libérer l'ENTV et lui donner des petits-enfants et la laisser parler comme une grande femme libre, s'adresser aux gens comme elle veut et montrer les images

qu'elle

veut.

Ensuite, on va dissoudre l'équipe terne et désastreuse des Bouteflika boys. Alias ses hommes proches de la dernière décennie, ceux qui se sont engraisés sur son dos et qui voient plus que lui, eux, leurs enfants et épouses et dont on peut citer les noms dans les cafés mais pas dans les journaux et qui ont de l'argent dans les banques du Cap Vert. Les attraper, juger, dépouiller et affecter au grand erg pour travaux manuels. Ensuite, couper le lien avec l'Arabie Saoudite et les émirs chasseurs d'outardes et grands corrupteurs de la nation. Ensuite, déchirer les fiches bleues de tous les militants, répondre aux grandes questions de la nation, résoudre le problème d'électricité qui s'annonce, augmenter le pouvoir des élus et mettre fin à la grâce pour les délinquants.

Bouteflika annoncera aussi, à l'occasion de cette année de grâce, le départ de Sidi Saïd de l'UGTA qui va se chercher un vrai travail, la débureaucratization de l'Algérie, feuille par feuille, l'ouverture des frontières avec le Maroc, la solution finale pour le foncier agraire, la primauté du privé sur le public et de l'Entreprise sur l'Administration.

La liste annoncée pour les grandes décisions 2013 est longue apparemment: un vrai ministère des Affaires étrangères, la libération des otages algériens, un jeune ministre pour la Religion en Algérie, la pendaison des grands corrompus de la nation, la mise en clair des relations entre patrons privés et premier cercle de la présidence, relance de l'université, réforme de la mentalité de la police et de la gendarmerie, poursuite de la dé-benbouzidation de l'école. Signature de la loi imposant la peine de mort aux usagers des sachets bleus. Quand tout cela ?
En 2013.

Ouyahia devient Ahmed

par Kamel Daoud

06/01/2013

Ouyahia vient donc de partir. Vers où ? Les mauvaises langues disent vers chez lui, d'autres disent vers la présidence du Sénat ou, pour mieux sauter (après avoir reculé), vers les présidentielles. Les théories, qui voient derrière chaque geste un bras et derrière chaque bras dix hommes assis dans un salon, sont nombreuses et habituelles chez nous. Gardons l'essentiel de ce qui est sous les yeux : l'homme de vingt ans de régime vient de démissionner et il a mis les formes pour sortir par la porte: «Je démissionne pour sauver mon parti de la division». Du coup, par contre-éclairage, Abdelaziz Belkhadem, que l'on se prépare à jeter lui aussi, apparaît comme un enfant gâté, capricieux, mauvais et qui ne veut pas lâcher le volant de sa voiture en plastique.

Revenons sur Ouyahia. Il est parti pour sauver le RND. Mais cela ne répond pas à la question : pourquoi ce régime-boy est «tombé» dans la disgrâce ? On ne sait pas. A Alger, on le savait en train de se calciner depuis quelques semaines déjà. Lâché, selon la théorie du marionnettiste, par son mentor et son créateur. On se perd en abîme quand on cherche la raison et toutes les raisons seront insuffisantes. On ne sait pas comment «tombe» un homme dans le régime algérien mais on sait comment on peut le fabriquer. Avant Ouyahia, il y a eu le cas de M..., le Beria des hommes d'affaires algériens. Du coup, l'autre question : qu'est-ce qui se passe donc ? Selon certains, on va compenser le vieillissement de Bouteflika par un rajeunissement de son entourage, ainsi, on aura deux saisons en même temps : le printemps algérien avec l'autonome du patriarche.

Selon d'autres, le Pouvoir est vraiment en train de réfléchir à changer pour survivre : aller vers le concret, l'essentiel, la mutation, la transition. Les hommes de la décennie 90 sont devenus inutiles et même encombrants. Possible.

Aujourd'hui, il faut remplacer les anciens par les Ghoul et Benyounes par exemple.

Pour d'autres, c'est un effet dominos : Aït Ahmed quitte le FFS. Du coup, Bouteflika (qui ne quitte rien) va faire quitter le Pouvoir à Ouyahia, Belkhadem et certains conseillers. C'est l'effet dominos algérien avec le régime qui joue et le peuple qui regarde, contrairement aux voisins.

Dans tous les cas, on va voir : si Ouyahia n'est pas nommé président du Sénat, c'est qu'il est vraiment mortel comme nous tous. Le reste ? On imagine le départ de Belkhadem, de Soltani

et fils, de Ghoul et sponsors, de la génération des Ould (Abbas, Kablia, Khelifa, etc.) et des ministres de plus de 70 ans. A la fin du cycle ? Restera Bouteflika, sauf que là, l'effet sera contraire : le bonhomme apparaîtra comme arbitre du changement, garant de la stabilité et seul moyen de sécuriser un changement sans risquer le chaos. Cela a un nom : le 4e mandat. Et pour le moment ? Mangeons du Ouyahia, il nous a tellement mangés. Et attendons Belkhadem qui résiste déjà. Fabriqué avant Ouyahia durant les années Boumediene, il a une plus grande expérience et moins de panache et d'épaisseur. Il va persister un peu avant de s'écraser beaucoup.

Etrange «printemps» algérien où c'est le régime qui «dégage» son personnel, occupe les places publiques, fait tomber ses statues, change la Constitution, arrive avec un avion au lieu de fuir dans un avion.

Lettre ouverte à Belkhadem

par Kamel Daoud

07/01/2013

Monsieur Belkhadem, je vais surmonter l'allergie (toute esthétique) que m'inspirent votre habit soudanais, votre front tamponné et votre ton invertébré, pour aller à l'essentiel : ce pays qui vous porte et m'emporte. Songez-y un peu, autrement qu'avec l'étroitesse de la vue et du cœur : il mérite mieux que votre âge. Pensez à vos enfants, petits-enfants et nos enfants : ils ont le droit de vivre, de régner, de sentir la terre et l'histoire. Alors, par décence, par patriotisme, par générosité, allez vous reposer. Démissionnez pendant que le temps vous donne encore l'occasion de sortir par l'honneur et pas par le licenciement. Ayez ce sens qu'avaient nos ancêtres de se lever de la Djemâa pour laisser passer le sang neuf et l'idée nouvelle. On est fatigué de votre génération et de vous et de vos manoeuvres, coups d'Etat, vols de clefs, changements de serrure, baltaguya et de vos fils qui monarchisent ce parti tellement vieux que tout le monde lui fait les poches et tout le monde parle à sa place. Il ne s'agit plus aujourd'hui de bureau politique, de congrès, de FLN, mais de l'urgence de sauver ce pays qui ne doit pas et n'a pas à mourir avec vous et votre génération. Il ne s'agit pas d'une crise au FLN mais d'une crise entre générations, dans un pays qui vit mal ce que vous vivez

bien. «Si cela avait été éternel pour vos ancêtres, cela n'aurait jamais échu entre vos mains» dit un vieux proverbe : rien n'est éternel et surtout pas vous. Alors redonnez ce pays aux siens, allez sous les applaudissements et pas sous les savates, soyez un peu généreux, soyez homme, arrêtez votre danse des épaules et laissez-nous reprendre le pays par la main et reconduire vers les générations qui suivent.

Soyez élégant, prenez un poste d'honneur, reposez-vous de votre vie, revenez à Tiaret, créer une fondation, parrainez des enfants orphelins, recrutez des chômeurs à l'ambassade algérienne à Paris par exemple, mais par pitié pour ce pays démissionnez. Gouverner ce pays n'est pas fermer des portes, manœuvrer des kasmass, distribuer des passeports de Hadj, émettre des fatwas puis allez prendre des vacances à Port-Saïd avec un turban et un sourire. Ayez un moment de lucidité et d'héroïsme : dites merci et au revoir. Là je ne suis pas un redresseur, un légaliste, un Benflissiste ou si Affifiste. Seulement un jeune Algérien écœuré par votre long feuilleton, par votre costume, par votre avarice, la taille de vos chaussures à laquelle vous avez réduit ce parti et ce pays, vos caprices, votre fils, vos avantages et vos frasques clandestines.

Cela devient urgent, nécessaire, vital pour nous : il faut que ce pays rajeunisse très vite, sinon, il va mourir trop vite.

Montrez que vous être un homme, un digne Algérien, que vous avez du nif et du burnous : déposez votre démission et laissez venir au monde les millions d'Algériens qui attendent d'être algériens, justement. Ce n'est plus de la politique ce que vous faites, du pourrissement. Ce n'est pas de la politique ce que je vous écris, mais un appel à la dignité. C'est votre tour de partir. Vous en serez plus grand.

Licite pour Bouteflika et ses ministres, illicite pour les walis

par Kamel Daoud

08/01/2013

« Un responsable local ne doit, en principe, pas dépasser quatre ans dans une wilaya, ceci pour éviter qu'il ne tisse des liens avec les milieux d'affaires et qu'il en devienne la proie ». Belle phrase repêchée dans l'article de l'amie Ghania Oukazi, paru hier au « Quotidien d'Oran ». C'était à propos des walis qui doivent partir, mourir, rester, continuer, travailler ou se reposer dès juin prochain, selon Ould Kablia. Et cela est vrai : des walis peuvent tomber dans le giron des lobbys, des militaires, des vrais pouvoirs locaux ou sous le coup de leurs propres instincts ou les instincts de leurs fils ou filles. On en a vu qui ont volé, qui ont été jugés et d'autres qui ne se gênent pas pour racketter. D'autres sont travailleurs ou simplement honnêtes et cela est véridique. Pourquoi avoir repris cette phrase ? Parce qu'elle est amusante : elle tombe comme une plaisanterie, en pleine campagne pré-présidentielle en Algérie. Pourquoi, en effet, on se soucie de la liberté de conscience d'un wali, décidant qu'un mandant de quatre ans était suffisant et n'applique-t-on pas cette règle d'hygiène morale à un Président de la république ? A un ministre des Affaires religieuses en poste depuis les Abbassides ? Un conseiller à la Présidence ?

La phrase est un bon angle pour poser l'éthique de la gouvernance sur la règle de la rotation : le Président ou l'un de ses ministres ou son Ould Kablia lui-même tombe sous le coup de cette règle : en poste depuis des années, plus de huit ans pour presque tous, ils entrent dans la catégorie des hommes sous influence des milieux d'affaires et en « sont les proies ». Et cela, on le sait tous : certains hommes d'affaires, proches du cercle familial de la Présidence, imposent leurs lois aux walis et ce n'est pas le contraire. Les fameux milieux d'affaires que cite cette source, au ministère de l'Intérieur, selon notre consœur, ne sont pas des « locaux » qui prennent sous leurs ailes les walis, mais des « nationaux », déjà proches du centre de la décision et qui lorsqu'ils se déplacent pour un chantier, un projet ou une assiette ou une trémie, dans une wilaya du profond pays, trouvent déjà un wali instruit de l'obligation du bon accueil. La règle : cela ne servira à rien d'imposer des mandats de quatre ans à des walis (pour éviter une soi-disant corruptibilité) si à la tête on parle déjà de quatrième mandat pour Bouteflika et ses ministres favoris. D'autant que tous sont désigné ou tellement peu élus : walis, ministres et Président de la république. Et donc ? Rions de cette belle bigoterie : le ministre de l'Intérieur sait que trop de mandats sont nocifs pour les wilayas et les walis, mais Hallal pour lui et son Président et leurs amis.

Retour sur l'ANSEV: l'agence nationale d'emploi des vieux (et des amis)

par Kamel Daoud

09/01/2013

Bouteflika vient de nommer ses proches serviteurs au sénat. Vu de près, rien de particulier : c'est sa république, son sénat, son tour de manger et de distribuer la nourriture. C'est la méthode de l'ancienne Rome : anoblir les plus fidèles de son équipe et leur donner la toge et la ferme qui va avec. Vu de loin, c'est triste : le message envoyé est sinistre, accablant, désespérant: l'Etat n'existe pas encore puisqu'on nomme les sénateurs selon les relations de servilité et de docilité, l'effort n'est pas lié au résultat et être le pire peut mener à vivre mieux.

Certains retenus dans le tiers présidentiel (cette énormité léguée par Zeroual) au sénat sont des catastrophes et promènent un bilan d'échecs qui ne touche pas seulement au présent mais à l'avenir. Ils n'ont pas été sermonnés, jugés ou interrogés mais nommés sénateurs. Benbouzid, le Beria des nouveau-nés en est la preuve.

Le message de ces nominés aux oscars de la ride et de la position assise ? Le même que celui délivré par l'effacement des dettes des agricultures (certains) à l'époque ou celui des terroristes accueillis avec lait, dattes, pensions et carrières de sable, à l'époque précédente : l'acte n'est pas lié aux conséquences, en Algérie. Il n'y a pas de justice ni de sanction. Et c'est cela le drame le plus profond de l'Algérie : l'effort n'est pas lié à la récolte et on peut ne rien faire et être riche, travailler et finir en semelle ou tuer et finir en seigneur. Les gardes communaux des années 90 ont été tabassés par des policiers, d'anciens émirs de l'AIS bénéficient d'escortes et d'avantages. Et tant que cet équilibre profond du pays est mis à mal, le pays ne sera qu'une foule qui mange et une caste qui vole.

En parlant de la génération Tab djenana, Bouteflika a fait son contraire : il a nommé Ould Khelifa, le deux centenaires à la tête de l'APN et ses amis à ce sénat réduit à la fonction d'emploi de vieux. Bouteflika vient d'envoyer, par SMS majeur, le message de sa génération à la nôtre : vous crevez de crever sans cesse et on vivra si longtemps qu'on enterrera vos petits-fils. Il vient aussi de confirmer le message de l'impunité, l'irresponsabilité qui paye, l'échec

qui conduit à la réussite paradoxalement, la récompense faite à l'incompétence, le copinage, la réduction des institutions du pays à des mamelles pour amis intimes et la monarchisation de l'Algérie. Bouteflika, et beaucoup d'Algériens le répètent, regardant le «printemps arabe» ailleurs, n'a heureusement pas de fils. Sauf qu'il a trop d'amis !

Il fallait en parler. Mais il fallait aussi parler de quelque chose de plus important qui se passe à Aïn Salah : des magistrats en grève de la faim pour réclamer de la justice pour La justice algérienne. Le pourrissement, l'impunité, les abus, les dépassements, les corruptions dans le secteur de la Justice en sont arrivés à cette limite invraisemblable où mêmes des juges n'ont plus d'autres recours contre l'injustice que la grève de la faim !

C'est toute une génération qui veut un 4ème mandat !

par Kamel Daoud

10/01/2013

Lu cette fin de semaine dans le journal confrère El Watan : «La situation au sein de notre ministère a malheureusement atteint un seuil qui n'encourage pas à travailler. Les promotions au sein de l'administration centrale et à l'extérieur sont devenues quasi impossibles en raison du monopole des postes que se partagent certaines personnes qui refusent de partir en retraite». C'est le syndicat des Affaires étrangères qui parle. «Est-il raisonnable que plus de 100 cadres supérieurs de plus de soixante et soixante-cinq ans, qui devraient partir en retraite, si la loi était appliquée en toute objectivité et transparence, sont toujours en poste. Cela permettrait d'ouvrir des horizons devant les générations et leur donner un brin d'espoir», ajoutent les arrière-petits-fils de l'Indépendance. Du coup, menace de grève contre les anciens qui ne veulent pas partir, donner, céder, transmettre, accepter et rester dignes. Et c'est un peu partout de même : à la Présidence, au Sénat, les ministères, la diplomatie, etc. On parle souvent de Bouteflika mais c'est toute sa génération qui veut un 4ème mandat et pas uniquement lui. C'est toute la génération 54 qui persiste à croire que le pays c'est elle et que sans elle c'est le désert. Une doctrine quasi mystique du gardiennage, du droit d'aînesse et de cuissage et de la souveraineté personnelle. Le conflit entre cette génération qui ne veut rien

céder et la suivante s'accroît, devient une tension vive, une crise et un aveu depuis quelques années : ce n'est pas la démocratie qui nous arrachera, mais la mort. Une mentalité féodale sert déjà d'idéologie de race supérieure à certains : nous sommes les libérateurs du pays, donc ses protecteurs (contre lui-même), ses propriétaires et ses uniques héritiers. Les Autres nés sont une menace par le nombre et la cupidité. Si on leur donne le pays, ils le revendront. Si on leur cède le Pouvoir, ils nous mangeront. Vision terrible de l'instinct de survie contre la loi de la transmission. Trouble incroyable de la filiation. Le fils n'est pas vu comme une perpétuation mais comme une dévoration. Et cela a fini par créer de la violence : les Algériens se sentent colonisés (encore une fois) par une génération de décolonisateurs qui veut perpétuer son épopée jusqu'à ce qu'il ne reste plus un arbre debout, ni une seule rue sans nom de martyr.

Risible voyage contre le futur : en 65, on pouvait être ministre des Affaires étrangères à la sortie de l'adolescence. Et c'est au même ministère des AE qu'aujourd'hui la caste ne veut pas prendre sa retraite, laisser un peu d'air et d'espace et se reconduit sans cesse entre amis et copains. Les convictions de cette génération ne sont plus politiques depuis longtemps, mais participent de l'ordre du trouble profond, de la peur de la mort, de la haine contre le temps qui passe et le nouveau-né qui pousse. Comme si ceux qui ont sacrifié leur jeunesse (officiellement) en veulent à ceux qui en jouissent aujourd'hui sans sacrifices semblables. Haine de soi et de l'autre. Haine du temps qui vous pousse à passer. Amertume.

Le vieillissement est noble art partout. Sauf en politique. Là, il signifie seulement cupidité.

L'obliquité comme théorie du piéton antique

par Kamel Daoud

12/01/2013

Comment courir ? En biais. Comme cette façon qu'ont les Algériens de traverser la rue : en oblique. Comme pour éviter la rectitude, l'arrivée attendue. Stratégie de survie peut-être, ancien souvenir du buisson comme cachette. Réflexe d'évitement pour éviter les calculs de l'autre. On a peut-être survécu à toutes les colonisations féroces et assassines en traversant justement la rue et les siècles avec cette façon oblique. Sauf qu'on est entre nous maintenant et en continu. Ceci dit ? Juste pour parler un peu de la fine remarque d'un ami : c'est facile en Algérie de trouver un Président et difficile de trouver des lièvres. Pour le round 2014, on le

sait : c'est lui. Sans nous et nous en face de lui. Et les lièvres qui chauffent la course ? Difficile : qui seront-ils les destinés à la défaite victorieuse ? On a longtemps parlé d'Ouyahia. De Belkhadem. De Soltani. Génération perdue et perdante des années 90. Sauf que là, c'est-à-dire là-bas, on semble avoir compris : on renouvelle un peu l'entourage pour donner l'impression de renouvellement. Et puisqu'on ne peut pas rajeunir soi-même, peut-être est-il utile de rajeunir les siens. Cela a un effet de reflet. Possible, selon la paranoïa nationale.

Donc les nouveaux lièvres ? La liste est courte pour le moment : Benyounés, Amar Ghoul. En attendant de voir venir une nouvelle tête au FLN et au RND. Le casting est le même : un Kabyle moderniste pour les classes moyennes supérieures qui craignent le retour du FIS et veulent qu'on parle affaires et pas fatwa. Ensuite, un islamiste encore plus assimilé que Soltani 90 : Amar Ghoul. Ministre, né du croisement de l'islamisme et de l'appel d'offres, de la Chine et du goudron. Les autres ? On va attendre. Il manque un RND new deal et un FLNiste post guerre d'indépendance. De quoi contrôler dans l'islamisme, le libéralisme timide et encore bridé, le régionalisme, le conservatisme et les classes sociales bureaucrates. Manque qui ? Nous. On n'a pas encore de partis politiques : nous, les assis, les sceptiques, les chômeurs du Sud, les pessimistes du Nord. Manque le pays hors champ, les gens qui traversent en oblique, parce que c'est la seule résistance possible aux lignes droites et aux calculs définitifs.

Donc, les prochaines présidentielles seront un peu difficiles à alimenter. Difficile de trouver des comparses pour un one man show. Ceci en théorie. Car dans les faits, le ventre du régime est plus fertile que celui des Algériennes : il peut accoucher d'un parti en trois mois et d'un candidat en 48 heures. Un président ? Parfois à peine d'une demi-journée.

Sahel : topographie d'un pays dans une jeep

par Kamel Daoud

14/01/2013

Qu'est-ce qu'un Sahelistan ? C'est de mode : un pays vague, flou, aux frontières mobiles selon les pick-up, avec une chaîne TV (Youtube), une monnaie connue (les touristes capturés), une activité industrielle consacrée (enlever, décapiter, négocier ou revendre, puis prier et crier). Ceci pour les territoires ruraux du Sahelistan. Pour les zones urbaines, l'activité c'est attraper, fouetter, lapider, décapiter aussi mais aussi détruire les mausolées, les signes ostentatoires de l'humanité, les corps, les femmes, les manuscrits, les différences.

L'Histoire du Sahelistan est tout aussi floue : on ne sait pas si la fondation de ce pays est à dater du 11 septembre US, de l'invasion de l'Afghanistan, de la naissance des Al Saoud ou de Ben Laden, du tournage du film Errissala ou des premiers temps imaginaires de l'Islam. Le Sahelistan peut aussi être revendiqué comme le dernier acte de Kadhafi ou le premier acte de Hollande. On verra par la suite.

Pour la géographie, c'est plus simple : c'est un pays fait de dunes et de jeeps. Nivelé, déboisé, purifié et transportable dans un 4x4. Le Sahelistan déteste les mausolées, n'a pas de routes goudronnées, de ponts, de plaques d'indication, de places publiques ou d'autres artefacts des âges modernes. On y tolère uniquement les technologies qui servent le but suprême, de détruire la modernité : voitures puissantes, talkie-walkie, téléphones, connexion internet et caméras pour filmer les otages ou ce qui en reste parfois. Le Sahelistan rêve d'être un pays pur, sans autre lignes que la dune et l'horizon, dédié à ressembler au ciel dans sa nudité, tourné vers le haut, déroulé comme un tapis de prières : une utopie du vide et du plat. Une solution finale pour toute géographie. Pour la terre entière qui doit redevenir un ciel sans ride. Le Sahelistan ne rêve pas d'être un pays, mais tous les pays à la fois, la fin des pays, le « a-pays » justement. L'Utopie.

Que faire face au Sahelistan ? Difficile de répondre : si on y négocie une solution, on s'y perd entre fatwas et fourberies : les Djihadistes ne croient pas à leur parole mais à la parole de Dieu, selon eux. Si on laisse faire, cela prend de la surface : petit Kaboul deviendra grand Afghanistan. Si on attaque ou contre-attaque par les armes, le Sahelistan devient le centre du monde, recrute encore plus de Djihadistes, capitalise une nouvelle légitimité. Pas de solution donc. Sauf si on attaque la source, la matrice de tous les Sahelistan possibles : le désert d'Arabie, l'Arabie Saoudite, ses livres, ses chaînes satellitaires, ses fatwas et ses oulémas. C'est de là que nous viennent ces pays de morts-vivants. Car c'est un effet papillon. Ou plutôt

un effet-criquet, pour être exact.

Le traumatisme colonial comme représentation du monde

par Kamel Daoud

15/01/2013

Deux ou trois images, un drone, une info et c'est la réactivation de la dernière douleur connue par les Algériens: la colonisation française. Etrange karma: les Algériens, presque tous, regardent l'intervention de la France au Sahel comme une sorte d'encerclement du pays par l'ancien colonisateur: en Libye déjà, sous couvert de l'OTAN, au Maroc depuis toujours et maintenant au sud, au Sahara. Du Sidi Fredj, version mer de sables et débarquement par Bamako. Les Algériens n'y voient pas d'autres explications qu'une tentative détournée de l'ancien violeur pour revenir dans la maison et reprendre le viol là où il avait été interrompu par l'Indépendance. Le trauma rend opaque le reste des raisons de l'intervention française dans cette région, rend peu crédible une autre histoire que l'histoire nationale, son viol, ses morts et ses souvenirs.

Sur le net, sur Facebook, dans les rues et les cafés, on ne parle pas de guerre contre les destructeurs wahhabites des mausolées et de la région, preneurs d'otages et coupeurs de mains, mais d'une guerre-prétexte pour nous voler le pétrole, puis, en remontant encore plus vers le nord, Alger et tout le reste du pays. L'histoire n'est donc pas close pour la mémoire. Et avec les mêmes acteurs : un colonisateur qui vient à Gao pour détruire des flibustiers et des nids de pirates comme au 19ème siècle et faire cesser la piraterie et se retrouve à coloniser, labourer, voler et creuser les puits et la misère. Et en face ? Un peuple divisé par lui-même et un Deylicat faiblard, avec un dey qui agite son fameux éventail, dans son palais, à la recherche de l'immortalité face à des officiers peu dignes de confiance.

Du coup, le 12 janvier 2013 à Gao, c'est du juillet 1830 à Alger. On y aura compris l'essentiel : la mémoire est plus vivante que le regard, la douleur des Algériens est immense, le trauma est profond et la méfiance nationale : c'est ce que l'histoire nationale et l'histoire coloniale ont fait de nous : peuple inquiet pour sa liberté mais ne sachant pas être libre chez lui, dans sa tête

et pour les siens. Ce que va faire le régime de cette émotion, on ne sait pas et dans le malaise : travailler trop le sentiment anti-français n'est pas bon pour les relations internationales du régime. Le laisser s'éteindre et se dissoudre, n'est pas bon pour la légitimité interne et va provoquer un effondrement du régime, une révolution bis, un «printemps». C'est ce même sentiment anticolonial profond qu'a, d'ailleurs, joué le Pouvoir pour stopper le «printemps» local et les rebellions. Mais aller au Mali c'est casser le tabou du non interventionnisme militaire algérien depuis la guerre des sables avec le voisin. C'est s'impliquer et dilapider cet aura post-coloniale de pays en faveur de la lutte des peuples, des libertés, des diplomaties actives et des recherches de solutions «paisibles». Ne rien faire, c'est entrer en contradiction avec la seconde rente algérienne : la coopération pour la lutte antiterroriste mondiale. Cette fameuse expérience et position géostratégique que le Pouvoir vend, un peu partout, quand il ne vend pas du pétrole. On ne peut pas être chantre de l'anti-djihadisme et de l'anti-islamisme et ne rien faire au Sahel, ni faire quelque chose et être un non-aligné convaincu et convainquant. Et donc, on ne sait pas. On regarde et on réagit en fonction du vent (de sable).

Pensée donc pour nos otages retenus là-bas.

La France au Mali : ceux qui sont «pour», ceux qui sont contre (le mur)

par Kamel Daoud

16/01/2013

Les Algériens se sont donc réveillés avec la France dans le dos, et pas en face comme depuis toujours. Cela crée un malaise et on le constate dans la rue, dans les cafés et les avis : «que pensez-vous de l'intervention française au Mali» est la question que l'on pose. La raison ? Parce que la réponse est difficile. D'un côté, on le sait : le Sahelistan est une tumeur. On doit tuer le mal dans le berceau du mal. On ne peut accepter au Sud ce que l'Algérie a refusé, durant les années 90, au Nord. On ne peut regarder, sans colère et indignation, ces images d'hommes fouettés, de femmes lapidées, de mains coupées, de mausolées détruits et d'Allah ouakbar lancés par des animaux mangeurs de têtes décapitées, sans souhaiter que l'on efface cet émirat de la terre et qu'on nettoie l'endroit de ce cancer. Le Sahelistan est une maladie, pas un pays. C'est un lieu qui n'aura de cesse de vouloir dévorer le reste de la géographie et de remonter jusqu'au pôle nord et jusqu'à nos enfants.

Mais d'un autre côté, on n'aime pas. On n'aime pas que ce soit la France qui fasse le boulot. Les Algériens ont le soupçon professionnel et aiguisé par des siècles de méfiance et de culbutes coloniales : il y a toujours une facture quand quelqu'un vous fait un travail gratuitement. Et si la France est dans leur dos, ils se disent que c'est pour des raisons précises. Certains ont même déjà compris, disent-ils : il y aura une guerre d'usure et de pourrissement. Une sorte de formule d'instabilité permanente qui va donner un second souffle au djihadistes mais qui va rendre la présence de la France nécessaire, une «présence positive», légitimisée. Un jour, disent-ils, les islamistes seront pourchassés jusqu'à l'intérieur de nos frontières. Le fameux droit de poursuite qui deviendra une ingérence, belle-fille connue de la recolonisation.

La première attitude donne un soupir et aboutit à la conclusion qu'on aurait dû faire le boulot nous-mêmes et qu'on a laissé pourrir une situation qui va se retrouver contre nous, sans nous. Il fallait s'y prendre tôt et pas avec la diplomatie assise actuelle, contraire de la diplomatie active et debout de l'époque de Boumediene. A l'époque où le pays avait des ambitions régionales et pas seulement des ambitions personnelles d'une seule personne qui ne veut pas quitter le palais. Et en attendant, il faut agir : réformer la gouvernance dans le Sud, décentraliser, déléguer et essayer de comprendre et pas seulement de frapper des chômeurs à Ouargla. Sauvons ce qui reste du Sahara. Et vite. La seconde attitude fait dans le déni : je ne veux pas de la France dans le dos même si, dans le dos, les djihadistes vont me faire pire. Le sentiment anticolonial semble être plus puissant que l'instinct de survie. C'est noble, mais démodé bien sûr. La France y est et pour longtemps. A la fin ? Le choix des autres qui font des choix à notre place : soit la France, soit Allah ouakbar et la décapitation. Il fallait agir tôt. Maintenant, on va veiller tard. A surveiller les frontières.

Que reste-t-il de malien à Abdelkader ?

par Kamel Daoud

17/01/2013

L'Algérie est-elle donc en guerre au Sud malgré elle ? L'attaque de la base pétrolière près de In Aménas est un acte de guerre, né de la guerre au Nord-Mali, menée par la France contre les djihadistes qui contre-attaquent en Algérie. On pourra toujours se cacher derrière le silence, à la manière Medelci, laisser parler Fabius à la place de l'Algérie et affirmer la non-ingérence

comme principe de notre diplomatie, c'est déjà trop tard. On y est : c'est une guerre et elle va avoir un effet domino sur le Sahara algérien, ses équilibres, ses bases pétrolières, ses tribus, son histoire, ses multinationales. Et cet effet ne s'arrêtera pas là. Dans une décennie ou moins, l'obscur intuition du chroniqueur mène à croire que cela atteindra Alger et y changera de profonds équilibres.

Comment ? Confusément. L'Algérie en guerre, c'est un équilibre interne qui se brise : avec une armée qui va ressortir de ses casernes et une nouvelle guerre à mener, c'est la légitimité des anciens qui va devenir caduque et démodée et donc la génération des anciens, le pouvoir des anciens et la manière des anciens. Une nouvelle guerre active, c'est un retour à la primauté du militaire sur le civil et la montée d'une nouvelle génération de prétendants à la propriété de l'Algérie et au tutorat sur le pays. L'armée algérienne pourra ne pas accepter la facture de la diplomatie assise actuelle et ses amateurismes coûteux. Cette nouvelle guerre, on n'aurait pas pu l'éviter peut-être, mais on aurait pu ne pas la subir de cette manière. On se souviendra que les nôtres ont longtemps fanfaronné leur position non négociable et hyper-nationaliste, avant d'aboutir à l'ouverture sans condition de l'espace aérien algérien, sans même daigner en informer le peuple de service, et en transitant par des stratégies de communication qui s'apparentent à du karkabou insonore face à l'aisance d'un Laurent Fabius. Sans canaux d'expression (l'ENTV étant toujours une chaîne privée), c'est sur Facebook et le net que les Algériens s'expriment et laissent éclater leur colère. Et c'est sur le net que les Algériens parlent de cette ironie du sort qui voit Bouteflika subir au lieu de mériter encore une fois le pseudonyme du Malien.

Donc l'Algérie est en guerre. Que va-t-elle faire ? Engager ses troupes ? Parler d'incidents au lieu de confrontations ? Nous expliquer au moins ce que certains font avec notre pays et dans notre dos ? Daigner nous parler nous les serfs de leurs féodalités ?

Curieusement, et peut-être avec la même naïveté, Bouteflika traite la question des islamistes du Sahel comme Chadli a traité la question du Fis : avec trop de confiance, de passivité et de démission intime et d'utopisme quant à la possibilité de négocier. Et avec les mêmes principes creux et la même quête de soutien de Mitterrand et de sa bénédiction. A l'époque de Chadli, cela lui avait coûté son poste et une décennie de guerre pour l'Algérie. L'armée y est revenue en force dans « le politique » et le pays s'est fait la guerre. De même aujourd'hui ? Une crise 92 en 2012 mais la wilaya 50, le Sahel ? On verra. On payera. On saura.

In Amenas et bien avant : les premières conclusions

par Kamel Daoud

19/01/2013

De quoi, de qui parler en premier ? D'abord de la communication. Elle sera désastreuse. L'affaire d'In Amenas sera sans images, sans détails, sans informations. Pays fermé à lui-même, aux siens et au reste de l'humanité. C'est à peine si Dahou Ould Kablia viendra expliquer un peu ce qui se passe et ne parlons même pas (pour rester poli) de la convocation risible du ministre de la Communication, chargé de jouer (mal) le rôle d'un ministre de la Communication. Le reste ? Les Algériens le puiseront dans les chaînes TV étrangères et les agences de l'au-delà. On aura vu François Hollande chaque quart d'heure, Cameron chaque demi-heure, le porte-parole du Japon ou du state département US. Et Bouteflika ? Vous le verrez chaque quatre ans. D'ailleurs In Amenas ne vous concerne pas, n'est pas votre affaire, votre gaz ou votre pays ou vos proches et amis qui s'y trouvent. Ould Kabila vous dira que les terroristes ne viennent pas d'ailleurs il y a deux jours, puis qu'ils viennent de Libye il y a un jour et n'en éprouve aucune gêne.

Bilan de la com' ? Belmokhtar 2, l'Occident 1, Algérie zéro.

Ensuite, il y a le «qui fait quoi ?». On a eu droit à l'appel contre l'OTAN en mai 2012. Souvenez-vous : si vous ne votez pas, l'OTAN va attaquer. Tous ceux qui parlaient de changement, de démocratie et de liberté ont été taxés de Harkis, de pro-Occidentaux, de pro-Français et de fervents soutiens de la recolonisation. Le Régime s'est refait une légitimité anticoloniale en se refaisant une guerre imaginaire pour stopper la contagion des révoltes «arabes». A la fin ? Hollande est reçu à Tlemcen pour l'audit du mandat Bouteflika et pour une prolongation de la régence. Et par la suite, ceux-là mêmes qui ont gonflé le bon peuple à l'hypernationalisme populiste, ouvrent l'espace aérien du pays à la France et ne s'expliquent même pas devant leurs indigènes. Et ensuite ? La même moquerie : on parle de l'expérience antiterroriste algérienne soi-disant mondialement reconnue, du tout-sécuritaire, de frontières sécurisées, d'armée expérimentée, on multiplie les réunions d'état-major et du grand muet à Tamanrasset et au Sahel, pour conclure sur l'affaire In Amenas : un groupe de 60 personnes, qui se promène en pick-up, prend une base stratégique en une demi-heure, prend des centaines

d'otages et fait son numéro international.

La conclusion des internautes algériens ? On arrive à intercepter Zayd Yacine, le militant condamné à six mois avec sursis pour avoir frappé la main d'un policier avec son visage (!) dans un bus entre Ouargla et Hassi Messaoud, on tabasse avec application des chômeurs à Ouargla mais on n'arrive pas à voir une caravane de fous qui veut faire exploser le pays. D'où la demande des comptes : on veut des comptes et des explications non seulement sur l'assaut, la prise d'otages mais surtout sur l'incompétence qui a permis que cela arrive. L'action de l'armée, hier, ne doit pas faire oublier les inactions d'avant. On ne négocie pas avec des terroristes, certes, mais on ne négocie pas avec l'incompétence aussi. Celle qui écrase les jeunes cadres de notre armée, sous le poids de quelques vieillards qui s'éternisent dans les galons et la vieillesse.

Et ensuite ? La peur. La peur de voir le pays, le nôtre, sombrer dans l'inféquentabilité et la solitude à cause de cette génération d'incompétences organisées. La peur de voir revenir les années 90 et les années 1830 à cause de ceux qui pensent à leurs prolongations et pas à notre nation. La peur de voir ce pays être dépecé par l'extérieur après avoir été vidé de l'intérieur. La peur de voir continuer la gabegie et l'incompétence et le mépris, pour toute une vie alors que la vie est courte et la nation fragile. La peur de voir ce pays finir en champs de manœuvres parce que ceux qui le dirigent malgré lui n'assurent plus ni la sécurité des approvisionnements, ni la sécurité de nos ressources, ni la sécurité des personnes et des frontières, et seulement leur sécurité propre et celle des leurs.

La peur donc est la dernière et la première conclusion. Nous voilà encore au centre du monde, mais par le pire et l'habituel : le sang, l'armée, les islamistes, l'incompétence, la mauvaise communication. Nous qui avons à peine rejoint l'humanité normale.

Produit dérivé d'In Aménas: l'armée nationale (ANP) redevient armée de Libération (ALN)?

par Kamel Daoud

20/01/2013

La primauté du militaire sur le civil. Encore une fois et cinquante ans après l'indépendance. Revenons sur l'affaire d'In Aménas, actuel centre du monde, capitale de l'Algérie, du Mali, de la France et du Sahelistan. On laissera de côté les détails, les otages, les chiffres et le flop de la communication, habituel en Algérie. Revenons sur les autres otages : les Algériens. Piégés entre un régime qui ne leur dit rien et qui ne va pas se punir sur les graves manquements à la sécurité qui ont permis de prendre une base stratégique en moins d'une demi-heure. Piégés entre le régime et les Emirats. Qu'ont-ils pensé, vu, vécu et ressenti ?

C'est que personne n'en parle sauf Internet et Facebook, ces deux pays universaux où la liberté n'a pas besoin d'un drapeau. Et là, comme dans la rue, on lira l'essentiel : d'abord les Algériens ont peur. Il y a en même temps retour de la France et le retour des islamistes. Les deux traumatismes du siècle, en un seul package. Ensuite, ils se sentent encore isolés, replongés dans le cimetière ambulancier des années 90, repoussés vers la quarantaine internationale, inquiétés dans leurs personnes et leurs biens. Et si cela revenait ? S'interroge l'inconscient collectif. « Cela » incluant la France et les GIA.

Du coup, quand l'armée a donné l'assaut sur la base d'In Aménas, les Algériens, beaucoup, ont critiqué le mode ou l'absence de communication, mais tous ont été solidaires avec la dernière institution qui, à leurs yeux fait son boulot : l'armée. Le monde, l'Occident pouvaient parler de bain de sang, les Algériens parlaient d'un bouclier contre le pire. Sur le Net, les chants de gloire ne cessent de claironner à la gloire de cette armée. Oubliés les répressions, les dépassements, les coups d'Etat, les généraux, les salons, les fils de généraux et toute la mythologie des temps modernes : on ne retiendra de l'armée que sa force : elle redevient armée de Libération dans les imaginaires.

Du coup, c'est le civil qui en pâtit : Bouteflika n'a rien dit pendant toute la crise. Sellal non plus. Le ministre de la Communication aurait mieux fait de se taire et Daho Ould Kablia tout autant. Autant pour les « politiques », les Belkhadem et associés...etc. Sans avis, ou sans soucis. Les Algériens, par peur, par projection, par basculement, se sont retrouvés à chanter les louanges de l'armée, dernier bouclier contre la colonisation, la recolonisation ou la menace sur la terre et le puits. L'ANP en redevient presque l'ALN dans les propos et les remerciements !

Les Algériens, beaucoup, feront corps avec cette armée pendant que leur Présidence s'en

désolidarise dans un silence grave et scandaleux.

Et, du coup, le pays, entier, retombe dans son antique formule de la primauté du militaire sur le civil : en politique mais aussi en initiative. Il y a le peuple, il y a le pétrole et il y a l'armée.

Le reste est du verbiage dit l'inconscient collectif.

Cette affaire va donc marquer le retour des militaires, de leur image, de leur solution ou au moins de leur mythe. Et avec des résultats et une mission : protéger le pays contre la recolonisation. C'est une nouvelle légitimité très tentante pour de jeunes officiers si on était à l'époque des putschs faciles contre la vieille garde qui parraine encore le pouvoir chez nous. On ne mesurera pas de sitôt l'impact de cette crise sur les équilibres internes, entre générations, au sein de l'armée, mais certains le pressentent. Les Algériens, pour leur part, vont accorder le crédit au dernier souvenir de guerre et lutte pour la souveraineté : pas celui de la génération 54, pas celle de la décennie 90, mais ceux qui peuvent émerger avec la nouvelle mission de protection du pays. Le régime va, à la fois, se régénérer mais aussi, se « dégager ». En silence toutefois. Les plus perspicaces devinent qu'il ne s'agit pas de politique-fiction.

Un «11 septembre» : avantages et inconvénients

par Kamel Daoud

21/01/2013

Certains l'ont même écrit : In Amenas est le 11 septembre de l'Algérie. D'où la question : qu'est-ce qu'un 11 septembre ? C'est un méga-attentat qui implique des terroristes de haut niveau, un but spectaculaire, énormément d'effets médias, quelques jours de tension, des rumeurs, des vidéos amateurs, deux mille analyses par heure, de l'angoisse collective et de la mobilisation militaire. Mais le 11 septembre ne se passe pas seulement un 11 septembre, selon le manuel : il dure des années après. Il permet d'envahir un autre pays qui n'a rien fait, ou de se faire réélire, ou de justifier un retour au tout sécuritaire. Un 11 septembre permet de souder un peuple au sol et aux siens, de se faire passer pour le héros quand on est idiot ou de gagner un autre mandat présidentiel. Il permet aussi de gonfler les budgets de dépenses de l'armée, de mettre en veille la démocratie ou les réformes au profit de la stabilité et de la sécurité, alias le régime et ses polices et méthodes policières.

Un bon 11 septembre, bien filmé, bien remasterisé, revendu en produits dérivés et autres miniatures, permet d'éviter aussi les pressions internationales ou populaires et de faire croire au peuple que «sans moi, c'est le chaos». Bush l'a dit, les autres aussi, les nôtres de même. Et chez nous ? Le 11 septembre d'In Amenas va peut-être permettre même de se passer d'élections, de passations ou de transition. Plus de printemps «arabe». Pas de démocratisation à pas forcé. Pas de civils dans les grandes affaires du pays. Sauf que comme cela s'est passé aux USA par exemple, un 11 septembre rend aveugle sur le présent et le futur tout en évitant de regarder vers le passé : c'est-à-dire se poser la question de comment est-ce arrivé ? Un 11 septembre rend aussi bête (le ministre de la Communication et pour éviter des In Amenas dans le futur a déclaré sur la chaîne III : « Je lance un appel pour diversifier nos exportations et réduire notre dépendance par rapport aux hydrocarbures», avant de refermer cette parenthèse), rend grossier, violent avec le reste du monde et avec les siens qui ne pensent pas comme vous. Il pousse au ridicule et à la paranoïa. Au faux héroïsme et à tuer la liberté. Il fait délirer. Donne de la fièvre et fait élever des chants trop unanimes. Il faut faire attention donc : de grandes nations sont devenues petites parce que leur 11 septembre ne leur a pas servi être mieux mais à imaginer le pire.

Et le 11 Amenas ? Certains y voient déjà un 1er Novembre conclu, pour les otages, par un 05 Juillet. Certains disent que c'est un 19 Juin 65. D'autres non. A la fin ? Le 11 septembre peut servir à tout : faire des tee-shirts ou rajeunir une dictature. Il faut faire attention. Déjà qu'il a fait de nous le centre du monde, à l'ENTV, on parle déjà de l'Algérie (cible d'un complot mondial et d'une haine viscérale du reste de l'humanité) comme le nombril de la créatio